This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II. A. 526

30 F

PIECES
FUGITIVES
DE MONSIEUR S***.

Sedaine

C 152
F 5

PIECES

FUGITIVES

DE MONSIEUR S***.

M. DCC. LII.

AU LECTEUR.

UN Livre ſans Préface, eſt une femme de condition ſans rouge; cela n'annonce point. Auſſi ai-je envie d'en mettre une à ce Recueil; & pour la rendre plus ſinguliere, j'ai deſſein d'y dire la vérité. Ainſi je me garderai bien de dire pour excuſe de ce que je me fais imprimer, que mes amis m'ont forcé de donner ces Vers au Public; qu'on me les a dérobés; que je ſavois qu'on alloit en faire une édition informe. Non, ce n'eſt point tout cela. Il y a quelque tems qu'on imprima une petite Piece intitulée : *Epître à mon*

habit. L'Editeur en avoit ſupprimé les Vers de la fin, & la faiſoit finir par une virgule ; ce qui n'y mettoit aucun ſens. Le Mercure du mois ſuivant en retrancha encore une douzaine de Vers ; de ſorte que loin de reſſembler à certain Poëme qu'on a vû croître d'édition en édition juſqu'à la ſeptieme ; mon Epître couroit le riſque d'être à la fin réduite au ſeul titre. Cependant malgré ſon irrégularité, il ſe trouva pluſieurs Rimeurs aſſez modeſtes pour vouloir l'adopter. Je l'appris, & mon amour-propre s'en autoriſa pour me faire abjurer le ſerment de ne me jamais faire imprimer. Vous êtes, me diſoit-il, ſoupçonné d'un menſonge ; d'un plagiat ; le cas eſt ſerieux, la probité y eſt intéreſſée, reclamez votre Epître ;

& pour juſtifier le droit que vous y avez ; joignez-y quelques nouvelles productions à peu-près du même ton : on ſera plus diſpoſé à croire que vous l'avez faite, lorſqu'il ſera démontré par pieces de comparaiſon que vous avez pû la faire. L'amour-propre eſt perſuaſif : je volai ſur le champ chez un Libraire, mon Epître à la main. Monſieur, me dit-il au premier coup-d'œil, on a déja vû cela ; & puis toûjours des feuilles volantes. Faites-nous des volumes, Monſieur, des volumes. On ne vous demande pas des chefs-d'œuvre ; mais que cela ſupporte une reliûre.

J'avois mon corps de réſerve en poche. J'ai peut-être, lui dis-je, ce qu'il vous faut. Mon homme fit mine de

parcourir des yeux quelques Pieces, & me dit dédaigneuſement : J'ai dans l'idée que cela ne fera pas fortune : ſongez qu'on ne connoît pas votre nom, & le nom fait paſſer bien des choſes. J'aurois pû répondre que le nom ne fait pas les Pieces ; que ce ſont au contraire les Pieces qui font un nom ; que le plus illuſtre de nos Ecrivains n'avoit point de nom, lorſqu'il avoit debuté ; & bien d'autres choſes dont peut-être il ne m'auroit pas ſû gré : mais je renfermai mon dépit, ſerrai mes Pieces, & les envoyai droit à la Haye, d'où elles ſont revenues tout imprimées, comme les voici. Je leur ſouhaite une bonne fortune : mais je ne pouſſe pas la préſomption juſqu'à m'aſſûrer qu'elles l'auront ; car le tems

eſt paſſé où l'on ſe faiſoit une grande réputation avec de petits Vers. J'ai regret au lieu de m'être amuſé à ces frivolités de n'avoir pas donné une Piece au Théatre. Au cas qu'elle n'eût pas pris, j'aurois eû du moins la conſolation de pouvoir dire : C'eſt une cabale qui a prévalu ; c'eſt un Acteur qui a mal joüé; c'eſt le froid, c'eſt le chaud : mais pour un Recueil imprimé, ſi on ne l'achete pas, tout ce que j'aurai à dire, c'eſt que le goût s'éteint en France ; qu'on ne penſe plus; qu'on ne ſent plus même : & je crois que je le dirai.

J'ai mis fort à leur aiſe ceux qui voudront me deviner ; non pas que j'aie placé au Frontiſpice, ni mes qualités, ni l'anagramme de mon nom : mais on lira quelques détails qui pourront au

moins faire deviner ma profession ; & je m'attens bien que quelque Lecteur qui y aura pris garde pourra me dire par forme d'avis : *Soyez plutôt Maçon, &c.*

Mais pourquoi ne ferois-je pas Maçon & Poëte ? Apollon, mon Seigneur & mon Maître, a bien été l'un & l'autre : Pourquoi ne tiendrois-je pas un petit coin sur le Parnasse auprès du menuisier de Nevers ? Pourquoi n'allocierois-je pas ma truelle au vilebréquin de Mᵉ Adam. Je sai bien qu'on a lieu de se défier qu'un Maçon Poëte ne maçonne mal, & qu'un Poëte maçon ne fasse de méchans Vers. Là-dessus j'ai fait mon choix : j'aime encore mieux passer pour mal versifier, que pour mal bâtir ; c'est pour vivre que je suis Maçon : je ne suis Poëte que pour rire.

A

MADAME LE C.

Contre le cœur envain la raiſon ſe mutine,
Il eſt toujours en nous un penchant qui domine ;
Malgré tous nos efforts il perce, & ſe fait jour ;
Et de tous nos penchans le plus fort, c'eſt l'amour.
Il eſt pourtant des cœurs que le ciel fit de glace,
Devant qui deux beaux yeux n'ont jamais trouvé grace,
Et qui n'ont, ſans amour, qu'un mouvement diſtinct,
Qu'on doit à la nature, & qu'acquitte l'inſtinct.
Mais qu'ils ne ſoient pas fiers de ce triſte mérite :
D'un penchant quel qu'il ſoit le cœur n'eſt jamais quitte.
Son vuide lui fait peur ; & s'il ne peut aimer,
Il ſe crée un objet qui puiſſe l'enflammer.
Tel en un lieu ſtérile, un flexible lierre
Obligé de ramper triſtement ſur la terre,
S'accroche à des cailloux, ſi ſes tendres rameaux
Ne peuvent point atteindre aux branches des ormeaux.
Mais cette phraſe en vain ſeroit brillante ou neuve ;
Une comparaiſon ne peut ſervir de preuve.

La vérité veut plus, & pour la prouver mieux
Un exemple à l'inſtant ſe préſente à mes yeux.
Près d'un tas de papiers barbouillés d'écriture,
Orgon enveloppé dans une couverture,
Depuis trois jours entiers ne mangeant que du pain,
Reſte ſur ſon pupitre une plume à la main.
Du doux plaiſir d'aimer loin que ſon cœur joüiſſe,
Orgon, le ſombre Orgon ne croit pas qu'on le puiſſe.
Mais quels ſont les accès qui viennent le troubler?
Pour ſavoir ce qu'il fait, écoutons-le parler.
„ Divin problème, enfin je viens de te réſoudre,
„ Et tes difficultés ſe réduiſent en poudre.
„ Ma joie à ces calculs ne peut ſe contenir.
„ Si je n'avois paſſé ces trois nuits ſans dormir,
„ Serois-je ſi content? Algebre que j'adore,
„ Tu m'as fait triompher: oui, nouveau Pythagore,
„ Enchanté du ſuccès qui vient combler mes vœux,
„ Aux Muſes volontiers j'immolerois cent bœufs.
Orgon à votre avis n'a-t-il pas dans ſon ame
Un objet qui vaut bien une amoureuſe flamme?
Et dans ſes mouvemens céde-t-il à Damon,
Qui paſſe à ſoûpirer trois nuits ſous un balcon?
Citerai-je Damis qu'un penchant invincible
Fait voler ſur les pas d'un ſanglier terrible?
D'autre côté Cléon fait venir à grands frais
Des livres recherchés, & ne les lit jamais.

Entouré de ſerins de différens ramages,
Druſus paſſe ſa vie à nettoyer des cages.
Alcidas d'une main faite pour l'eſponton
S'occupe à découper des châteaux de carton.
Nommerai-je l'Acteur, le Joueur, le Fleuriſte?
Le... que ſçais-je? on auroit plutôt fait une liſte
De ces auteurs ſans verve & de ces écoliers
Qui de leurs froids écrits groſſiſſent nos journaux.
Auſſi foible qu'eux tous, ſouvent dans mon délire
En grand ſecret j'ai pris, ou cru prendre la lyre;
Et ſage en même-tems je laiſſois mes écrits
Dans le réduit obſcur où leur ſort les a mis.
Mais vous avez, Philis, étourdi ma prudence,
Je ne pus ſur mes Vers obſerver le ſilence;
Enivré de l'encens d'un éloge flatteur,
Je dis, Ils ſont de moi: vainement un auteur
S'obſtine à ſe cacher; la vanité contrainte
Paroît ſur ſon viſage, & démaſque la feinte.
Sotte préſomption! quand le Ciel bienfaiſant
D'un eſprit enchanteur m'auroit fait le préſent,
L'état qu'il m'a preſcrit eſt peu fait pour l'étude,
Et le Dieu du Parnaſſe aime la ſolitude.
Boileau dans des jardins qu'ombroit le chevrefeuil
N'étoit importuné que des oiſeaux d'Auteuil.
Libre du triſte ſoin qui ſans ceſſe m'opprime,
Son ſeul travail étoit de chercher une rime;

Par lui cent artiſans dirigés, employés,
De leurs travaux par lui n'étoient pas ſoudoyés ;
Des maçons effrénés, des manœuvres ruſtiques
Ne l'étourdiſſoient point de leurs accens gothiques.
Il pouvoit plaire, hélas ! l'eſprit à ſes pinceaux
Ne préſentoit jamais que de riants tableaux.
Admiré dans Paris, ſortoit-il de la ville ?
Un Sage, un Lamoignon, l'attendoit à Baville.
Libre enfin dans ce lieu cet homme vraîment grand
Permettoit aux vertus de diſpoſer du rang ;
Et la poudre du greffe au Satyrique illuſtre,
Bien loin d'être une tache, étoit un nouveau luſtre.
S'il ſe livroit au feu qui produit ſes bons Vers,
Il ne les offroit point aux yeux de l'univers,
Que de ſages amis, que des eſprits ſublimes,
N'euſſent dans le creuſet épuré ſes maximes,
Et ſéparé l'or faux qu'il falloit rejetter.
Eh ! quels ſont les amis que j'ai pû conſulter ?
Sont-ce les Limoſins, que, comme l'hirondelle,
L'hiver fait diſparoître, & le printems rappelle ?
Seroit-ce un Auvergnac, un Suiſſe, un Bas-Normand,
Qui ne ſait de françois que ce mot, De l'argent ?
Heureux, heureux encor qu'en proie aux barbariſmes,
Je ne faſſe en parlant que quelques ſolecciſmes,
Et qu'admettant des mots de différens patois,
Je n'écrive des Vers Picards, & Champenois.

Oui ; mais, me dira-t-on, jadis dans l'abondance
Quelqu'un prit ſoin du tems qui ſuivit votre enfance.
Ma vanité craint peu de lever le rideau ;
Et de mes premiers jours regardez le tableau.
Avant que le ſoleil pénétrant l'atmoſphére
Eût porté ſes rayons juſque ſur l'hémiſphére,
Arraché chaque jour à l'humble matelas,
Où ſouvent le ſommeil me fuyoit quoique las,
J'allois les reins ployés ébaucher une pierre,
La tailler, l'applanir, la retourner d'équerre.
Souvent le froid m'ôtoit l'uſage de la voix,
Et mon ciſeau glacé s'échappoit de mes doigts.
Le ſoleil dans l'été frappant ſur des murailles,
Par un double foyer me brûloit les entrailles.
La rigueur des ſaiſons, la peine de mes mains,
N'étoient que mes travaux, & non pas mes chagrins ;
Un tempérament foible, une ſanté peu ferme,
N'annonçoient à mes maux que le trepas pour terme ;
Et l'âge déployant en moi le ſentiment,
Par ce préſent funeſte augmentoit mon tourment.
Enfans efféminés de Virgile & d'Horace,
Eſt ce là le chemin qui conduit au Parnaſſe ?
Et Thalie, à des doigts chargés de durillons,
A-t-elle oſé jamais confier ſes crayons ?
Mais devrois-je oublier que ma Muſe craintive
Rendit ſouvent, Philis, votre oreille attentive ?

Que même votre main à mes foibles écrits
Sut en les transcrivant donner un nouveau prix !
Que votre estime fut la preuve la plus rare
Du succès..... Mais je sens que ma plume s'égare,
Votre bonté surtout ; hélas ! cette bonté
Est dans votre existence une nécessité :
Les Dieux vous l'ont donnée, afin de nous apprendre
Que joints avec l'esprit, l'ame peut être tendre,
Vertueuse, sensible, & ne goûtant comme eux
De bonheur que celui de faire des heureux.
Faites-en un, Philis, acceptez mes ouvrages,
Peu connus, il est vrai : mais s'ils ont vos suffrages,
Et ceux de cet époux rival de vos vertus,
Ils seront trop payés, je ne veux rien de plus.

PIECES FUGITIVES DE MONSIEUR S***.

DISCOURS EN VERS.

A MON HABIT.

HA ! mon habit, que je vous remercie,
Que je valus hier, grace à votre valeur !
Je me connois ; & plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon Tailleur,
Par une ſecrette magie,
Ait caché dans vos plis un Talifman vainqueur,
Capable de gagner & l'eſprit & le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie

Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !
Auprès de la maîtreſſe & dans un grand fauteuil :
Je ne vis que des yeux toujours prêts à ſoûrire,
J'eus le droit d'y parler & parler ſans rien dire.
Cette femme à grands falbalas
Me conſulta ſur l'air de ſon viſage ;
Un Blondin ſur un mot d'uſage ;
Un Robin ſur des operas ;
Ce que je décidai fut le *nec plus ultrà*.
On applaudit à tout, j'avois tant de génie !
Ah ! mon habit, que je vous remercie,
C'eſt vous qui me valez cela !
De complimens bons pour une maîtreſſe
Un petit-maître m'accabla,
Et pour m'exprimer ſa tendreſſe
Dans ſes propos guindés me dit tout Angola.
Ce Poupart à ſimple tonſure
Qui ne ſonge qu'à vivre, & ne vit que pour ſoi,
Oublia quelque tems ſon rabat, ſa figure,
Pour ne s'occuper que de moi.
Ce Marquis autrefois mon ami de Collége
Me reconnut enfin, & du premier coup d'œil
Il m'accorda par privilége
Un tendre embraſſement qu'approuvoit ſon orgueil,
Ce qu'une liaiſon dès l'enfance établie
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,

N'euſſent obſcurci de ma vie,
Votre aſpect ſeul me l'attira.
Ah ! mon habit, que je vous remercie !
C'eſt vous qui me valez cela.
Mais ma ſurpriſe fut extrême :
Je m'apperçus que ſur moi-même
Le charme ſans doute opéroit.
J'entrois jadis d'un air diſcret ;
Enſuite ſuſpendu ſur le bord de ma chaiſe
J'écoutois en ſilence, & ne me permettois
Le moindre ſi, le moindre mais,
Avec moi tout le monde étoit fort à ſon aiſe,
Et moi je ne l'étois jamais ;
Un rien auroit pû me confondre,
Un regard, tout m'étoit fatal ;
Je ne parlois que pour répondre ;
Je parlois bas, je parlois mal.
Un ſot Provincial arrivé par le coche
Eût été moins que moi tourmenté dans ſa peau ;
Je me mouchois preſqu'au bord de ma poche ;
J'éternuois dans mon chapeau.
On pouvoit me priver ſans aucune indécence
De ce ſalut que l'uſage introduit,
Il n'en coûtoit de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
Mais à préſent, mon cher habit,

Tout eſt de mon reſſort, les airs, la ſuffiſance;
Et ces tons décidés, qu'on prend pour de l'aiſance,
Deviennent mes tons favoris:
Eſt-ce ma faute, à moi, puiſqu'ils ſont applaudis?
Dieu, quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
De ne point habiter ce pays limitrophe
Des conquêtes de notre Roi.
Dans la Hollande il eſt une autre loi.
Envain j'étalerois ce galon qu'on renomme;
Envain j'exalterois ſa valeur, ſon débit,
Ici l'habit fait valoir l'homme;
Là l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous, (Peuple aimable,) où les graces, l'eſprit,
Brillent à préſent dans leur force,
L'arbre n'eſt point jugé ſur ſes fleurs ou ſon fruit,
On le juge ſur ſon écorce.

ENVOI A M. S. N.

En lui faiſant remettre l'Epître précédente.

CE n'eſt point chez vous que ma Muſe
A rencontré l'intention,
Qui pourroit fournir une excuſe
A cette Epître où je m'amuſe
Guidé par ma réflexion.

Tout homme rempli de droiture
Chez vous doit être toujours bien ;
Et quoi que diſe le maintien
Du vertueux couvert de bure,
Et du fat chargé de dorure,
L'un & l'autre n'y perdent rien.
Par les ſoins de la politeſſe
Qui hait le ſcandale & le bruit,
Le faquin s'y trouve éconduit ;
Et l'on réſerve la tendreſſe,
Les égards, la délicateſſe,
Pour quiconque ſait heberger
L'eſprit, & les vertus enſemble :
Il ne vous faut, pour en juger,
Qu'examiner s'il vous reſſemble.

LE QUADRILLE.

Point de quartier, je ſuis trop en colere,
Je vais tout net révéler le myſtere.
Le Dieu des Vers, & le fripon d'Amour
Près de Tempé, rencontrerent un jour
Certain vieillard qui venoit du Parnaſſe ;
C'étoit l'Ennui, chargé d'une liaſſe
De Madrigaux, de Chanſons, de Rondeaux ;
De longs Romans, d'Enigmes, de Sonnets ;

Ah ! dit Phébus avec un ton critique,
Vivent les ris ; j'apperçois ma pratique.
Bon jour, l'Ennui. Bon jour, ſire Apollon :
Vous le voyez, je viens de ce vallon
Prendre ces Vers errans à l'aventure,
Morceaux exquis, friande nourriture,
Dont chaque jour je paîts le genre humain.
Je ſuis preſſé, car je dois ce matin
Voir les Plaideurs ; aſſiſter aux toilettes ;
Etre préſent aux propos de Gazettes.
Je ſuis prié d'un grand ſouper ce ſoir,
Et certain bal doit ſentir mon pouvoir.
Cercles nombreux, concerts, Académies,
Tout veut m'avoir, même les Comédies.
Je ſuis, je crois, le plus fêté des Dieux,
Et mes pavots préſident en tous lieux.
Adieu. Reſtez, dit le fils de Cythére,
Quelques inſtans : Moi reſter ? pourquoi faire ?
Vous le verrez. Enfin, bon gré, malgré,
L'Ennui reſta : mais, dit l'enfant madré,
Puiſqu'un hazard aujourd'hui nous raſſemble,
Jouons tous trois : Colin maillard me ſemble
Un joli jeu ; l'Amour *au lieu des doigts*
Donne à tirer fléches de ſon carquois :
Le pauvre Ennui par un coup d'infortune
En tire deux *voulant n'en tirer qu'une.*

Ha ! dit l'Amour, il a voulu tricher,
C'eſt lui, c'eſt lui que nous devons cacher.
Le Dieu peſant leur tendit le viſage,
Et le bandeau ſervit à ſon uſage ;
L'Amour le ſerre avec un triple nœud :
Attrappe-nous, pauvre Ennui, ſi tu peux.
Ce fut en vain : privé de la lumiere,
A droit, à gauche, en avant, en arriere,
D'un pas tardif, & toujours chancelant,
Il tend les bras, tantôt vif, tantôt lent,
Il ſe deméne, il s'agite, & s'empreſſe ;
Mais lorſqu'Amour & le Dieu du Permeſſe
En rendez-vous ſe trouvent quelque part,
L'Ennui long tems reſte Colin-maillard :
Auſſi fit-il. Fatigué de ſa courſe,
De ſon bandeau pour derniere reſſource
Il leve un coin adroitement, & voit
Que ſans témoin, & tout ſeul il jouoit :
Nos deux fripons avoient gagné la plaine.
Il les appelle, il ſe met hors d'haleine :
Point de nouvelle ; & pour comble de maux
Il apperçoit ſes Vers, ſes Madrigaux,
Taillés, coupés, ſouillés dans la pouſſiere.
Hélas ! dit-il, à me faire la guerre
Par quel méfait t'avois-je donc pouſſé,
Couple de dieux malfaiſant & ruſé ?

J'ai pris ces Vers, mon vol eſt légitime ;
Phébus lui-même en peut-il faire un crime,
Puiſqu'ils étoient par lui déſavoués,
Et qu'à moi ſeul ils ſemblent dévoués ?
Je prends mon bien par-tout où je le trouve ;
Et pour ce trait faut-il que d'eux j'éprouve
Un procédé ſi noir & ſi piquant ?
Ils m'ont puni de n'être pas méchant :
Mais ils verront ſi lorſqu'on me provoque
Je ſuis un Dieu qui de tien ne ſe choque,
Et qu'il ſoit libre à chacun d'outrager.
Si je pardonne avant de me venger,
Que les façons, & les cérémonies
Du monde entier ſoient à jamais bannies ;
Qu'on y ſupprime éloges, complimens,
Et tout propos de robe, & de rubans ;
Que je renonce à tout panegyrique,
A tout diſcours, & même académique ;
Que l'Opera me donne mon congé,
Si de ce trait je ne ſuis pas vengé.
Mais diſtinguons la faute, & le coupable.
L'Amour me ſemble un peu plus excuſable :
C'eſt un enfant ; vengeons-nous de ce tour
Sur Apollon, je pardonne à l'Amour ;
Mon intérêt lui doit quelque indulgence
Pour les époux qu'il met en ma puiſſance.

C'eſt par un jeu qu'on a ſu m'offenſer,
C'eſt par un jeu que je veux repouſſer
Les traits cuiſans d'un ſi ſenſible outrage.
Le Dieu colere en eût dit davantage
Sur ce point là, ſi de longs bâillemens
N'avoient mis fin à ſes emportemens.
Il rêve enſuite, il peſe, il imagine,
Fait, & refait, contredit, examine,
Et tire enfin de ſon triſte cerveau
De divers noms l'aſſemblage nouveau.
A des cartons barbouillés de figures,
De noir, de rouge affreuſes bigarrures,
Différemment il donne des valeurs,
Et finement combine leurs couleurs;
Le nom de l'un de l'autre eſt le contraſte.
L'un eſt dit Ponte, & l'autre eſt nommé Baſte;
Les plus grands mots lui viennent ſans efforts,
Médiateur, Codille, Matadors;
Tout ſous ſes mains diverſement s'habille,
Et le jeu fait il le nomme Quadrille.
Vous ne cherchez, dit-il, qu'à vous duper,
Voici, mortels, de quoi vous occuper;
Et toi, Phébus, vante-moi ton empire,
C'eſt par ce jeu que ton pouvoir expire.
Que tes enfans, que tes chers favoris,
Soient eſcortés des plaiſirs & des ris:

Ce que l'eſprit, & ces doctes fineſſes
Peuvent ſemer de fleurs enchantereſſes,
Ne ſauront pas enchaîner un inſtant
Trois quadrilleurs qu'un quatrieme attend.
Un nourriſſon ſévré par Uranie,
Paîtri de ſel, & brillant de génie,
Fût-il le ſeul de Paris à Pekin,
Sans ce jeu-ci ne ſera qu'un faquin;
Un vrai pédant *digne d'une grimace*,
Un importun venu pour qu'on le chaſſe,
A qui par grace on veut bien accorder
Le droit commun d'*entendre* & *regarder*:
Mais mon élève, un bon joueur en forme,
Dupe jadis, & fripon par réforme,
Fût-il roulé la brouette à Paris,
Fût-il ſans goût, ſans ame, ſans eſprit,
Tel qu'un reſſort démontré par Deſcartes,
Si tout un jour il ſait tenir des cartes;
S'il les ſait battre, & s'il ſait quadriller,
Aura le droit de plaire & de briller.
Joüer c'eſt tout, c'eſt le ſavoir ſuprême.
C'eſt du vieux tems de s'amuſer ſoi-même,
Et de pouvoir ſeul, & d'un front ſerain,
Braver mon ſceptre un bon livre à la main:
Mais à préſent quand on voudra s'ébattre,
C'eſt peu de deux, je veux que l'on ſoit quatre.

J'y parois perdre : hé ! que m'importe à moi ?
Je ſaurai bien y préſider en Roi.
Caché près d'eux la moindre étourderie,
Une diſpute, une tracaſſerie,
Me feront bien rentrer dans tous les droits
Qui ſembleroient affoiblis par ces loix.
Tel fut, hélas ! l'arrêt trop véritable
Que prononça ce vieillard intraitable.
Jupin l'approuve : auſſi-tôt le deſtin
Le tranſcrivit ſur ſes tables d'airain.
Envain Phébus en ſtyle Pindarique
Voulut calmer ce Dieu trop colérique :
Rien ne ſervit, l'arrêt étoit dicté.
Sans faute auſſi fut-il exécuté :
Je le ſai trop, & même hier encore
Il m'éloigna de l'objet que j'adore :
Mais quel n'eût pas été mon déſeſpoir
S'il m'eût ôté le plaiſir de le voir !

TAYLOR INST. OXON.

LE CAFFÉ

OU

LES AVEUX POETIQUES.

TRiſtes enfans d'une Muſe timide,
Eh quoi, mes Vers, ne plairez-vous jamais ?
Je cede vainement au penchant qui me guide ;
Pour vous tout eſt de glace, & le lecteur perfide
M'accable à chaque inſtant des plus ſenſibles traits ;
Hé quoi, mes Vers, ne plairez-vous jamais ?
C'eſt en ſecret que mon cœur le confeſſe ;
Pour vous j'ai tout quitté, parens, amis, richeſſe ;
Et c'eſt pour vous que me voici gîté
Loin des humains dans ce bouge écarté
Où maint inſecte vorace,
Sur mon chalit déjointé,
Vient me diſputer la place,
Et s'engraiſſe en liberté :
C'eſt en ce triſte lieu que livré ſans réſerve
Aux tranſports, aux fureurs d'une bouillante verve,
Pour vous créer, mes Vers, j'éprouve tour à tour
Les divers ſentimens que je veux mettre au jour ;

Tantôt apostrophant le plancher que je frappe,
Je lui demande un fils qu'on veut sacrifier ;
Et tantôt comme Prince, ou Visir, ou Satrape,
Je brave un fier tyran qui veut m'humilier.
J'avance, je recule en évitant la trappe
Qui sert de porte à mon grenier ;
Mais ce réduit affreux ne seroit rien encore,
Et j'oublierois sans peine un gîte fort mauvais,
Si dans l'instant, mes Vers, que je vous fais éclore
A tous, ainsi qu'à moi, vous paroissiez parfaits.
Ma Muse cependant suit pas à pas le code
Qu'observent à présent nos auteurs à la mode.
Lorsqu'elle exerce son emploi
Dans une Ode, aussi-tôt Emule de Pindare,
J'évoque le destin, je frémis, je m'égare ;
Je monte dans les cieux qui s'ouvrent devant moi,
Où perçant jusqu'aux bords qu'arrose le Ténare
Je fais pâlir Pluton d'effroi.
De points interrogans je remplis chaque strophe.
Quoi? qui? qu'est-ce? grands Dieux! ô Rois! ô Prince! ô vous!
Arrêtez... Ciel... mais non... & par une apostrophe
Je fais, quand il me plaît, parler jusqu'aux cailloux.
Si je me sens au bout de ma carriere,
Je fais descendre un Dieu dans un char de lumiere,
Minerve, Mars ou Bellone ou Vénus,
Selon qu'à mon sujet ils se trouvent propices,

Ils ſont toujours les bien venus ;
Et je donne un poignard & des ſerpens aux vices,
Et des couronnes aux vertus.
Faut-il un ton plus bas, une Elegie, un Drame,
De vingt Vers en vingt Vers je ſeme une Epigramme,
Et je mets ſur la ſcene en ſtyle de Bœufs
Un héros ſans foibleſſe, un caractére neuf.
Pour donner plus de force à mes phraſes nouvelles,
Tous mes êtres moraux ont des piés & des aîles,
Des bras, des mains, un ſein, des charmes, des attraits;
Et s'ils n'ont point de chaine, ils ont au moins des traits.
Quand un auteur a ſu s'imbiber de ce ſtyle
Le plan s'offre tout ſeul ou même eſt inutile ;
Et par le ſon pompeux d'un ſuperbe adjectif
Je ſai comme on releve un humble ſubſtantif ;
Et ſous un tour moderne, appuyé de la rime
R'habiller comme neuve une antique maxime.
Fai-je parler deux cœurs qu'enchaînent les amours :
Eſclaves ſans baſſeſſe, & parés ſans atours,
Par la beauté ſans fard d'une pointe ſaillante
Ils ornent chaque phraſe, & finiſſent toujours
Par une antitheſe brillante.
Veux-je dans une Eclogue introduire Tircis,
Pour rimer à ſon nom, il eſt toujours aſſis ;
Si c'eſt ſur un gazon & ſous quelque feuillage,
L'un n'eſt point ſans verdure & l'autre ſans ombrage.

Muſette, chiens, houlette, en l'Idille employés,
Dans les miennes jamais ne furent oubliés;
Et je croirois changer l'ordre de la nature
Si je faiſois couler un ruiſſeau ſans murmure.
Je laiſſe aux ſots rimeurs le Rondeau, le Sonnet;
J'aime les grands morceaux. Mais c'eſt peu de produire:
Conçus, écrits, tranſcrits, corrigés, mis au net,
Mes Vers, dans le grand monde il faut vous introduire
Sous ces lambris tumultueux,
Où des garçons affectueux,
Verſent pour de l'argent de l'eau chaude à la ronde.
Il eſt toujours un coin éloigné du grand monde
Où tout homme avec du poumon
A de l'eſprit comme un démon:
Là le faux ſavant, l'empirique,
Le gazetier, le politique,
Sont dans leur centre, dans leur lieu;
Souvent un B... au milieu
Emploie ſa fauſſe logique
Pour argumenter contre Dieu.
Dans ce cercle bruyant qu'une table ſépare
Il s'en voit cependant (mais l'eſpece en eſt rare)
Qui ſavent diſtinguer, diſcuter, décider:
Le malheur eſt qu'ils ſont obligés de céder
A la rhétorique barbare
Du premier eſtomac qui contre eux veut plaider.

Même en ces lieux, séjour de la critique,
Il est toujours un chef, un censeur autentique
Qui marque la mesure & qui donne le ton :
Vain, bavard, entêté, moraliste profond,
Par l'apparence ; il sait tourner un paradoxe
En phrase bien sonnante, il n'importe du fond ;
Et si quelque imprudent lui réplique & répond
Par un sentiment orthodoxe,
Malheur à lui, c'est fait, notre homme au large front
Le regarde, le joint, l'attaque & le confond :
Il n'a plus qu'un parti, qu'il s'en aille, qu'il sorte,
Et le ris par écho le suit jusqu'à la porte.
En ce terrible auto-da-fé
Qu'un étranger vienne à paroître,
Et propose un cartel à ce cercle échauffé,
Tel jadis qu'en Scythie, on le livre au grand Prêtre
Qui sur le champ l'immole en l'honneur du caffé.
C'est pourtant au Sénat de cette République,
Mes Vers, mes chers enfans, qu'il faut vous présenter.
Sur le ton du panegyrique,
Mon esprit d'abord sait flatter
Cet homme si craint, si caustique,
Et ceux qui doivent m'écouter.
Je commence, on se tait : mais peu faits pour l'oreille
Les accens de ma voix n'ont pas l'art d'enchanter,
Et c'est par cet endroit que je tiens de Corneille.

Il faut cependant réciter ;
Mais au premier debut un Critique me taxe
D'avoir pris quelque part une penſée, un mot ;
L'un accuſe la rime, un autre la ſyntaxe.
Si par haſard je plais, un petit-maître, un ſot,
Tournant ſur le talon comme ſur un pivot,
Dans un endroit brillant d'un Ode ou d'une Epître,
M'arrêtera tout court pour demander le titre.
L'imprudent ! à l'inſtant où tout me ſert d'écueil,
Où le moindre zéphir peut glacer l'auditoire,
Où de ce tribunal arbitre de ma gloire
J'intercepte un ſoûrire, un regard, un clin-d'œil.
Je ne ſens point alors remuer mon orgueil.
Je ne lis qu'en tremblant, je gliſſe avec adreſſe
Sur les mots douloureux un peu trop hazardés,
Et j'appuie avec force aux endroits décidés,
Dont le tour gracieux captive ma tendreſſe.
Mais lents à m'applaudir, & prompts à critiquer,
Sur mon ouvrage hû chacun veut s'expliquer.
Si l'on condamne un mot je voudrois le défendre :
Mais en vain je veux répliquer,
Je ne ſaurois me faire entendre.
Fatigué ce matin de lire & de crier,
Je prends loin du tumulte un auteur à quartier :
Donnez-moi vos avis que je puiſſe connoître
S'ils ſeroient conformes aux miens ;

Décidez ſur mes Vers, vous en êtes le maître.
Je l'écoute en ſilence, humblement, & le traître
Pour réponſe à l'inſtant me récite les ſiens.
Ciel ! ô Ciel ! quelle eſt ma diſgrace !
Mais, me dira quelqu'un, déſertez le Parnaſſe.
Hé ! le puis-je, grands Dieux, puis-je devenir rien ?
Avec tout autre emploi que celui de Poëte,
Il faudroit être citoyen :
« Envers l'état quelle effroyable dette !
« Il faudroit amaſſer du bien ;
D'un pere chargé d'ans devenir le ſoutien ;
Moi-même être à mon tour tendre époux & bon pere;
A mon frere indigent montrer un cœur de frere,
Et n'épargner aucun moyen
D'arracher mon voiſin du ſein de la miſére ;
Et j'aime mieux ſouffrir la faim, la pauvreté,
Etre dans un grenier indigent, pauvre here,
Et pâtir par ma vanité,
Que remplir les devoirs d'une ſociété
Qui par là me ſeroit trop chere.

LE BEL-ESPRIT

Ou Diſcours ſur la néceſſité de ſe former le cœur avant de faire des ouvrages d'eſprit.

IL eſt paſſé cet âge des vertus,
Où l'homme étoit honnête & rien de plus ;
Où la bonté, la candeur, la ſageſſe,
Marchoient avant la grandeur, la richeſſe ;
Où le génie étoit pour rien cité
Sans la droiture, & ſans la probité.
L'homme à préſent commençant ſa carriere,
Loin du grand art qu'enſeigne la Bruyere,
Sans s'informer ſi Dieu lui donne un cœur,
Croit que l'eſprit doit faire ſa valeur ;
Que les talens font le bonheur ſuprême,
Et qu'il eſt beau de s'ignorer ſoi-même.
Un jour, dit-il, quand l'hiver de mes ans
Aura glacé mon eſprit & mes ſens,
Par un emploi digne alors de mon âge
A la raiſon je ſaurai rendre hommage.
Des préjugés & des plaiſirs vainqueur,
A la vertu je formerai mon cœur ;
Et prémuni de mon expérience
A peu de frais j'aurai cette ſcience,

Qui demandant trop d'étude & d'efforts,
Du bel esprit amollit les ressorts :
Mais à présent que la nature sage
D'un noir duvet sillonne mon visage,
Et qu'affranchi des pedantesques loix
L'âge m'annonce & me dicte mes droits;
Il m'est plus doux, plus sage, plus utile,
De me former l'expression, le style,
Et de savoir vif, malin, & charmant,
Parler, médire, & faire un compliment;
D'un trait piquant armer une Epigramme,
Pour deux époux faire un Epithalame.
Ah ! si plus fort & de verve & de ton
Pour le théâtre .. Eh ! grands Dieux, que sait-on?
Serois-je enfin la premiere merveille ?
C'est à trente ans qu'on vit briller Corneille.
Souvent l'esprit se déploie & s'étend,
Et tout d'un coup... Que je serois content
Si quelque jour, sur les pas de Voltaire,
De mes travaux j'enchantois le parterre.
Dieux ! Quel plaisir & quelle volupté
D'être par-tout cherché, couru, fêté,
Des Grands, du peuple, aux ruelles, à table,
Et de charmer, Parasyte agréable,
Par des bons mots peut-être déplacés
Vingt auditeurs autour de moi pressés,

Qui toujours prêts à crier au miracle
Bouche béante écouteroient l'Oracle !
A mes discours qu'un trop hardi mortel
Réplique un peu : Taisez-vous ; c'est un tel,
Lui diroit-on ? & mon sot en silence
Me laisseroit gouverner la balance,
Fixer les rangs, peser tous les écrits,
Leur assigner leurs valeurs & leurs prix ;
Moins aveuglé par la vaine fumée
De mes raisons que de ma renommée.
C'est le vrai bien : eh ! que n'ajoûtes-tu,
Jeune insensé, que c'est là la vertu ?
Un matelot tout prêt à fendre l'onde,
Pour s'enrichir de l'or du nouveau monde,
Qui peu soigneux des utiles apprêts,
Négligeroit les voiles, les agrès ;
Et sans songer aux caprices d'Eole
N'embarqueroit ni cartes ni boussole,
Mais dont l'esquif artistement doré
Seroit en tout galamment décoré ;
Ce matelot en dépit de son faste,
De la raison n'auroit que le contraste.
Et toi, plus fou, tout prêt à naviger
Sur cette mer où tout n'est que danger,
Où les accens des monstres de Sicile,
Ou de Circé la fureur trop habile

Scilla, Caribde & les vents & les flots
Ont égaré les plus ſages héros ;
Tu ſuis la pente où ton eſprit te guide.
Pallas t'a-t-elle accordé ſon Egide ?
Et te couvrant d'un ſecours plus qu'humain
Doit-elle en tout te mener par la main,
Et te conduire en nouveau Télemaque
A la ſageſſe & dans le port d'Itaque ?
Non. En ſon lieu je vois à tes côtés
Tous les plaiſirs, toutes les voluptés :
Chacune en paix attend que la nature
De tes reſſorts acheve la ſtructure,
Pour te ſaiſir dépourvû de raiſon,
Et t'enivrer de ſon fatal poiſon.
L'une déja d'une grappe choiſie
Preſſe pour toi le ſuc & l'ambroſie ;
Et ſur les pas du ſplendide Comus
Doit te traîner aux autels de Bachus.
Une autre, hélas ! plus ſûre enchantereſſe,
Près d'un miroir dreſſé par la pareſſe,
Du bout du doigt plaçant un aſſaſſin
Forge le trait qui doit percer ton ſein.
Une troiſieme au teint pâle & livide,
D'un œil hagard & d'une main perfide,
Dans un brelan, throne où juge le ſort,
T'offre la rage ou peut-être la mort.

La flatterie & toute ſon eſcorte,
Pour t'enlever déja forcent ta porte.
La vanité, l'amour-propre, l'orgueil,
Suivent tes pas & t'obſervent de l'œil.
Où te ſauver pour fuir leur embuſcade?
Vers mes amis.... O, jeune Alcibiade!
Celui d'entr'eux le plus ferme à marcher,
Eſt bien ſouvent le plus prompt à broncher.
De leur ſecours envain ton cœur ſe flatte:
Ce n'eſt qu'en ſoi qu'on trouve ſon Socrate.
C'eſt par toi ſeul, par tes réflexions,
Que tu ſauras régler tes paſſions,
Sauf toutefois l'aſſiſtance céleſte.
Pour ce projet ton ſecours ſeul te reſte.
Jette les yeux ſur ces foibles mortels,
Que la vertu voit loin de ſes autels.
Par l'examen des ſectateurs du vice
Préſerve-toi d'être un jour leur complice.
Que le flatteur, le fat, l'ambitieux,
Qui s'il pouvoit déthroneroit ſes dieux;
Que l'indévot dont la bouche blaſphème,
Que l'hypocrite à l'œil faux, au tein blême;
Que chacun d'eux enfin par ſes excès
Sauve ton cœur tremblant ſur le ſuccès,
De la fureur où le vice les plonge.
Que le menteur te ſauve du menſonge:

Mais en ſuivant pas à pas cette loi
Deux grands écueils ſe préſentent à toi ;
L'un, que l'aſpect du vice & du deſordre
Peut t'exciter à critiquer, à mordre.
Regarde autrui ; mais ſans le cenſurer :
Suce la fleur ; mais ſans la déchirer.
Plus dangereuſe encor que la cenſure,
De l'autre écueil l'atteinte eſt preſque ſûre :
La vanité. Ton cœur eſt vertueux :
Qu'il tremble alors d'être préſomptueux.
La vanité, redoutable Syrene,
Parle à notre ame & lui commande en reine.
Ce ſage alors s'admire ſans effroi,
Et ſe croit Dieu par un regard ſur ſoi.
Les vils humains, tout ce qui l'environne,
N'eſt qu'une ébauche indigne de ſon throne :
C'eſt de lui ſeul qu'il tient ſa liberté,
Il étoit grand de toute éternité.
Et tout mortel, ſoit François, ſoit Sarmate,
N'eſt qu'une brute, un ſtupide automate,
Que l'erreur flatte & que l'erreur conduit,
Qui ne vaut pas la peine d'être inſtruit.
Plus d'un Platon par ces fauſſes maximes
Eſt par degrés deſcendu juſqu'aux crimes :
Plus d'un Icare en traverſant les airs
Trop près du ciel s'eſt noyé dans les mers.

Fuis donc ce vice avec un ſoin extrême :
En triompher, c'eſt ſe vaincre ſoi-même.
Soumets ton ame à la ſimple équité ;
Et que chez toi l'auguſte vérité,
L'amour du vrai ſoit le cenſeur auſtere ;
Qui ſur tes mœurs grave ſon caractere ;
Que tes écrits, que tes moindres diſcours,
Sans l'affecter le conſervent toujours.
De cet amour découle avec largeſſe
Ce don des cieux, la vertu, la ſageſſe.
Alors, alors, ſage auteur, à ce prix
Franchis la route où vole ton eſprit.
Dans les eſſors d'une docte manie,
Livre ton ame au feu de ton génie :
Suis tes tranſports ; & loin de t'arrêter,
Je chercherois moi-même à t'exciter.
Enchante nous par le fruit de tes veilles :
Sois le rival des Boileaux, des Corneilles ;
Sûr que comme eux avec avidité,
Tu ſaiſiras toujours l'utilité.
Et tout auteur d'une vertu ſincere,
S'il n'atteint pas juſques à l'art de plaire,
De ſon ouvrage, encor qu'il ſoit chétif,
Eſt trop payé s'il l'eſt par le motif.

EPITRES.

A MONSIEUR DE V.

PEINTRE DE L'ACADEMIE ROYALE,

Sous le nom d'un Eleve de la même Académie.

Divinités qui regnez au Parnaſſe,
Muſes, de grace excuſez mon audace.
Jamais ma voix dans le ſacré Vallon
N'oſa troubler le repos d'Apollon;
Et mon eſprit, jamais dans ſon délire,
Du Dieu des Vers ne ſut monter la lyre:
Mais aujourd'hui, plus hardi qu'autrefois,
J'oſe vers vous porter ma foible voix.
Aidez, aidez le tranſport qui me guide.
Je ne veux point, adulateur perfide,
Peu ménager d'un encens précieux,
Deshonorer le langage des Dieux;
Et d'un Créſus noyé dans la molleſſe
Flatter l'orgueil par un trait de baſſeſſe:
C'eſt dans le cœur, la vertu, les talens,
Que mes regards trouvent les ſeuls brillants.

Tout autre éclat me bleſſe, & m'importune;
Et loin du char de l'aveugle fortune,
Un eſprit droit, la bonté, la candeur,
Font ſeuls payer un tribut à mon cœur.
Qu'un froid rimeur dans le fatras d'un Ode
Aille encenſer quelque fade pagode,
Et par des mots de lui ſeul exaltés
Diviniſer des appas frelatés:
Ou qu'au Mercure un auteur inſipide,
Sûr d'avoir bû dans l'onde aganippide,
Brigue ſon rang pour, en des Vers épais,
Balbutier les douceurs de la paix;
Que ce Gaſcon qui ſe titre Poëte. . . .
Mais, dites-vous, quelle audace indiſcrete!
Même à genoux vos efforts impuiſſans
Brûlent déja d'attaquer les paſſans.
Vous étiez humble, & tout d'un coup ſuperbe,
Plus faſtueux qu'Horace, ou que Malherbe,
Vous déchirez; & par un fol écart
Vous vous jettez ſur le tiers & le quart.
Il vous ſied bien, chétif enfant d'Apelle,
Non, d'Apollon, d'émouvoir la querelle.
Sur vos talens à tort vous vous trompez:
Vos doigts encor de crayon eſtompés,
Foibles garants du feu qui vous conſume,
Sont étonnés de tenir une plume.

Ne prenez plus les Auteurs au colet,
Et retournez à votre chevalet.
Cette couleur dedans l'huile broyée
Seche un peu trop & veut être employée,
A cette étude il faut un homme entier.
Retournez-y : faites votre métier ;
Et ſans ſonger à forcer la nature,
Muſe, arrêtez, reſpectez la peinture.
J'ignore encor ſi votre art de rimer
Sur l'art de peindre a le droit de primer :
L'un à mon ſens n'eſt pas moins beau que l'autre ;
Et mon métier, je crois, vaut bien le vôtre,
Mêmes leçons, même feu, mêmes loix,
De l'un & l'autre ont confondu les droits.
Que votre Homere, & que la Poëſie,
Jadis aux Dieux ait verſé l'ambroſie :
Qu'à l'univers montrant les immortels
Il leur ait fait élever des autels :
Que ce grand art, cette verve divine
De Jupiter tire ſon origine ;
Et que l'amour vous dictant ſes leçons
Ait le premier arrangé vos chanſons :
Qu'encheriſſant ſur la Mythologie
Pindare enfin, avec même énergie,
Ait ſu chanter en Vers harmonieux
Quelques mortels auſſi grands que les Dieux,

Et célebré dans ſes fureurs lyriques
Les combattans des courſes olympiques :
Qu'à vos talens, & qu'à cet art nouveau,
Jadis la Grece ait ſervi de berceau :
Le parallele a-t-il rien qui vous choque ?
Mêmes emplois, mêmes ſoins, même époque,
Ont fait toujours ſous mêmes étendarts,
Marcher, courir, les enfans des deux arts :
Mais les détails deviendroient trop ineptes
Si comparant préceptes à préceptes,
Je faiſois voir que tout, juſqu'aux tranſports,
Met entre nous les plus juſtes rapports,
Intention, fermeté, goût, juſteſſe,
Arrangement, contraſtes, choix, ſageſſe,
Délire enfin, coloris, loix, eſprit ;
Et pour montrer le nœud qui nous unit,
La Poëſie, & ſa ſœur la Peinture,
Ne ſont que l'art de rendre la nature.
Egaux en tout, les lyriques Auteurs,
Et du pinceau les hardis ſectateurs,
Montrent auſſi, ſoit galans, ſoit auſteres,
Dans leurs travaux leurs mœurs, leurs caracteres.
Cachez en vain, toujours par quelque endroit
L'homme s'y montre, & l'auteur diſparoît.
D'un tour aiſé Racine aimable & tendre,
Rend tout galant juſqu'au cœur d'Alexandre.

Et Deſpreaux dans ſes tableaux divers,
Se montre en tout auſſi pur que ſes Vers.
Qu'Alcimedon ſur un lit de fougere
Peigne piés nuds une jeune bergere,
Dans l'œil fripon avec ſimplicité,
Que ſa main donne à l'ingénuité,
On reconnoît l'ami de la tendreſſe :
Mais que Damon avec non moins d'adreſſe
Peigne les faits d'un grand Roi, d'un Cyrus,
Ou Glaucias Protecteur de Pyrrhus,
Dans ces ſujets de grandeur, de prudence,
De chaſteté, de bonté, de clémence,
Avec plaiſir que n'admire-t-on pas ?
De la vertu l'on reconnoît les pas.
Tous les écueils d'une verve indiſcrette
Sont pour le Peintre, & ſont pour le Poëte ;
Et tous les deux ils ſe trouvent ſoumis
Aux traits, aux coups des mêmes ennemis.
Toujours près d'eux il eſt un monſtre étique,
Né de l'orgueil : c'eſt l'affreuſe critique.
Tout ſert de proie à ſes regards ardens :
D'elle on ne voit que les yeux & les dents.
Au ſombre éclat d'une torche enflammée
Qu'entoure & ſuit un torrent de fumée,
Ce monſtre attaque avec des dents d'airain
Lyre, pinceau, crayon, ciſeau, burin :

De cris affreux ſa fureur eſt ſuivie :
A ſes clameurs l'inſatiable envie
Leve la tête ; & ſortant du tombeau
De ſes ſerpens vient armer ſon flambeau.
La vertu pure & deſintéreſſée
Se rit toujours de leur rage inſenſée,
Et ne répond à leurs triſtes clameurs
Qu'en oppoſant des talens & des mœurs.
Lorſqu'un Auteur au choix de ſes ouvrages
Sacrifiant les vulgaires ſuffrages,
Dans ſes projets ne montre pour deſſein
Que le deſir qu'il porte dans ſon ſein,
De joindre en tout l'utile à l'agréable,
Eſt-il pour nous rien de plus reſpectable ?
O ! jeunes gens, que même ardeur que moi
Raſſemble ici dans le Palais d'un Roi,
Que dans le Louvre un beau deſir de gloire
Echauffe, anime à la même victoire,
Suivez toujours.... Mais, foible nourriſſon,
Il me ſied bien de donner la leçon,
Et d'enſeigner ce qui fait un grand homme
Tel qu'en fournit Paris, & jadis Rome,
Rome ſi chere à mes tendres deſirs.
Ah ! que mon cœur goûteroit de plaiſirs,
Si dans tes murs mes prunelles errantes
Se nourriſſoient de tes touches vivantes !

Tu fus jadis le ſéjour des Céſars :
Tu fus long-tems le ſéjour des beaux Arts.
Pour moi c'eſt tout ; & les travaux de Jules *
Me flattent moins que ceux du Peintre Jules.
Invention, deſſein, & coloris,
Vous habitez ſous ces fameux lambris.
Séjour charmant, que mon cœur te ſouhaite !
Mais reprenons mes pinceaux, ma palette ;
Car il vaut mieux ſans plus le différer
Le mériter, que de le célébrer.

* Jules Céſar.

A MONSIEUR D'ARGOUGES, LIEUTENANT CIVIL,

Après la maladie qu'il eut à Fleury pendant les vacances en 1751. Cette Epître lui a été adreſſée dans le mois de Decembre de la même année.

Lieux charmans ! ſéjour de Fleury !
Que la ſageſſe & l'innocence
Ont choiſi pour leur Tivoly !
Vous comptiez, (frivole eſpérance)
Offrir à vos maîtres cheris
Leurs amuſemens favoris.
Ces prez, ces bois, cette verdure,
Ce canal, dont la ſource pure
S'étend au loin ſur l'horiſon,
Et qui ſimple dans ſa parure,
Semble creuſé dans ce vallon,
Pour défier l'architecture
De faire mieux que la nature,
Entre deux rives de gazon.
Grands arbres, dont la ſouche antique
Eſt l'allégorie autentique
De la nobleſſe du patron :
Vous réſiſtiez à la ſaiſon

Qui moiſſonne votre feuillage ;
Et vous diſputiez quelque ombrage
A la fureur de l'aquilon,
Dans l'eſpoir d'en faire un hommage
Aux mœurs, aux vertus de Caton.
Folle attente ! eſpérances vaines !
Chez vous les fievres inhumaines
L'attendoient avec leurs friſſons,
Pour faire couler dans ſes veines
Et leurs tranſports & leurs poiſons.
C'en eſt fait, le trait homicide
Le frappe : le mal le ſaiſit ;
Et ſous ſon aiguillon perfide
Le tient attaché dans ſon lit.
Sur tous les viſages, empreintes
Je vois les frayeurs & les craintes :
J'entends gémir & ſoupirer :
Toute une famille en alarmes
Ne s'en approche qu'avec larmes,
Qu'elle appréhende de montrer.
Frappés d'une égale triſteſſe,
Le Clergé, le Peuple, les Grands,
Le Barreau, les Arts, les Talens,
Tout s'anime, tout s'intéreſſe :
Chacun plein de ſes mouvemens
Sur les nouvelles qu'on annonce,

Répond avec gémiſſemens ;
Et frémiſſant de la réponſe
On interroge les paſſans.
Déja la chicanne hardie
Songeoit à ſecoüer ſes fers ;
Et la fraude & la perfidie
Au ſeul bruit de ſa maladie
Se recrutoient dans les enfers.
La Juſtice dans le ſilence
En pleurs ſur ſes propres deſtins,
N'oſoit de ſes tremblantes mains
Peſer dans ſa triſte balance
Le fragile ſort des humains.
Mais vainement Thémis friſſonne
Sur le ſort de ſon Magiſtrat :
Un ſecours émané du throne
Qu'inquiete ſon triſte état, *
Vole vers lui, diſpoſe, ordonne.
La mort à ces ordres s'étonne :
La fievre cede ſans combat.
Veuves, ne ſoyez plus en proie
A vos craintes, à vos douleurs :
Triſte orphelin, ſéchez vos pleurs,
Ou plutôt verſez-en de joie.

* La Reine lui envoya ſon Chirurgien.

Il vit & le ciel à nos vœux
Accorde un pere, & lui renvoie
Des jours purs, tranquilles, heureux.
Hélas ! ces jours purs & tranquilles,
Sont-ils donc deſtinés à ceux
Dont les cœurs, les vertus utiles,
Défendent nos biens, nos aſyles,
De tous ces complots ténébreux,
Et de ces embûches futiles
Que machinent des ames viles
Contre de foibles malheureux ?
Non : ces illuſtres perſonnages
Ont des peines pour leurs partages :
Leur eſprit plus grand que nos maux
Et ſoûtenu par le courage,
Ne ſe délaſſe d'un ouvrage
Que ployé ſous d'autres travaux.
Le citoyen dans la molleſſe,
Songe-t-il s'il eſt des dangers
Que le ſort envieux lui dreſſe,
Et que diſſipe leur ſageſſe ?
Nous voguons, ingrats paſſagers :
Le vaiſſeau touche le rivage ;
Et nous oublions l'homme ſage
Dont le bras fuyant le repos,
Nous a fait combattre l'orage

Et tromper la fureur des flots.
Loin de ce vice populaire
Je déſire ce premier jour,
Où tout Paris alors ſincere,
Vient former ſa brillante cour,
Et célébrer l'anniverſaire
De ſon reſpect & ſon amour.
Avec la foule qui s'empreſſe,
Ma reſpectueuſe tendreſſe
Ira pour contempler ſes traits;
Et je verrai dans mon ivreſſe
Mes craintes & mon allégreſſe
Se confondre avec mes ſouhaits.

A MONSIEUR DE S. A.

Souvent dans quelques Chanſons folles
Contre l'hymen j'ai déclamé :
Mais mon cœur n'a point confirmé
Mes téméraires hyperboles.
Toi, que mon choix fit mon ami,
Saint A**, reçois ma défenſe.
Je ne parle point à demi,
Et je ſigne ce que je penſe.
S'il en eſt encor dans ce tems,
Trouve moi fille de vingt ans,
Dont le tein de lys, & de roſes,
En ait l'éclat & la fraîcheur :
Que de ſes levres demi cloſes
Il ſorte un ſon toujours vainqueur,
Qui de l'oreille paſſe au cœur :
Que deux beaux yeux, bouche jolie,
Jambe fine, & main arrondie,
Soient comptés pour ſes agrémens :
Que ſans détour elle ſoit fine,
Vive ſans nuls emportemens ;
D'une humeur folâtre & badine :
Qu'elle ait de l'eſprit, des talens,

De la vertu, des ſentimens,
Tu verras bientôt ce S....
Qui craint tant les engagemens,
Voler au devant de ſa chaîne,
Et glorieux de ſon deſtin
Au char de cette ſouveraine
Se lier de ſa propre main.
L'homme, ſur des preuves ſenſibles,
Eſt moins né pour la liberté,
Que fait pour la captivité:
D'avantages ſouvent nuiſibles
En ſoi-même préoccupé,
De mille chaînes inviſibles
Il eſt ſans ceſſe enveloppé.
Fier pourtant d'un vain équilibre
Que ſa raiſon croit ménager,
Enchaîné quand il ſe croit libre,
De fers il ne fait que changer.
Quoique l'eſprit humain prétende
Suivre un plan qu'il a ſu tracer,
Souvent dans l'inſtant qu'il commande
Il obéit ſans le penſer:
Il cede quand il croit forcer.
Ce Souverain qui de ſon throne
Voit les humains le front baiſſé
Adorer les ordres qu'il donne,

Et l'arrêt qu'il a prononcé,
Souvent a pris ce qu'il ordonne
Dans les regards d'une friponne,
Qui par forme d'amuſement,
Un inſtant avant ſa toilette,
L'avoit reçu de ſa ſoubrette
Qui le dictoit en badinant.
Les tems, les lieux, les circonſtances
Sont les rois de nos ſentimens.
Je ne vois dans nos mouvemens
Qu'une chaîne d'obéiſſances,
Un cercle de commandemens.
Puiſqu'obéir eſt la meſure
Qui limite nos volontés,
Obéiſſons à la nature,
En nous ſes ordres ſont dictés.
Mais quelle eſt la marche ſévere
Qu'impoſe cette mere auſtere?
La voici, ſans chercher ailleurs.
Nais, produis ton ſemblable, & meurs.
L'homme ainſi que le dromadaire,
Les arbres ainſi que les fleurs,
Dans leur paſſage ſur la terre
N'ont pas un autre itinéraire.
Les loix, la police, les mœurs,
Ont ajoûté leur commentaire

Pour remédier aux erreurs
De-là les contrats, le Notaire,
Registre, bancs, & baptistaire.
C'est fort bien fait. Obéissons,
Et n'alleguons pas au contraire
Que l'épouse & les nourrissons
Donnent trop d'ouvrages à faire.
Il faut toujours se conformer
A ses loix, ses mœurs à l'usage;
Et le laboureur doit semer
Quoiqu'il appréhende l'orage.
Le penchant, l'amour, les desirs,
Sauront rendre nos craintes vaines:
Par-tout où le ciel mit des peines,
Il a réservé des plaisirs.

ECLOGUES.

ISMENE ET AMARILLIS.

L'un de ces jours aſſis dans un ſombre bocage,
J'entendis quelque bruit : j'écartai le feuillage ;
Et lançant mes regards au travers du taillis,
Je vis ſur le gaſon la jeune Amarillis.
Iſmene étoit près d'elle : ardent à les entendre,
J'approchai doucement ſans pouvoir m'en défendre.
Amarillis diſoit : Oui, craignons ce vainqueur
Qui n'a que des tourmens & pas une douceur.
Que ſes traits ſont cruels ! ce que pour les campagnes
Eſt un torrent groſſi qui deſcend des montagnes ;
Ce que ſont aux moiſſons les trop grandes chaleurs,
Et les loups aux brebis, l'amour l'eſt à nos cœurs.
Nous voyons ſous nos yeux la ſœur de Timarette :
Jadis elle chantoit ; le ſon de la muſette
Etoit moins gracieux que celui de ſa voix.
Le roſſignol charmé la ſuivoit dans nos bois.
Tant qu'elle méconnut une folle tendreſſe,
Rapidement ſes jours couloient dans l'allegreſſe :

Les

Les ris & la gaîté ſembloient ſuivre ſes pas,
Et nos jeux languiſſoient où Philis n'étoit pas.
Dans nos cantons alors eſt revenu Sylvandre :
Il parut, il la vit ; & Philis devint tendre.
Mais ſans doute ſon cœur cherchant à s'enflammer
Aſpiroit dès long-tems au vain plaiſir d'aimer :
Car de notre aveu ſeul l'amour tient ſa puiſſance.
Depuis ce jour, fatal à ſa chere innocence,
Combien de fois l'écho ſenſible à ſes douleurs
A-t-il redit les ſons qu'accompagnoient ſes pleurs !
Elle erre dans nos bois ſans ſujet & ſans cauſe,
Et les lis ſur ſon tein ont effacé la roſe.
Sa pâleur, ſes ſoupirs, & ſes regards diſtraits,
En dépit d'elle-même annoncent ſes ſecrets.
Nous ne la voyons plus ſur ces rives fleuries :
Son troupeau qui la ſuit ſemble fuir nos prairies ;
Et loin des bords charmans où croît le ſerpolet,
Ses brebis ſont ſans force, & ſes chevres ſans lait.
Tout ce qui l'environne eſt ſenſible à ſes peines.
Ses agneaux en bêlant ont traverſé ces plaines :
L'oiſeau qu'elle élevoit en a perdu ſon chant ;
Et quelquefois ſon chien la regarde en pleurant.
Voilà quel eſt l'amour, & le poids de ſa chaîne.
N'aimons jamais que nous ; aimons-nous, chere Iſmene.
Heureuſe par toi ſeule, & contente par moi,
Pour la félicité faut-il une autre loi ?

Fuyons tous nos bergers, non que je m'en défie :
Mais à notre amitié mon cœur les ſacrifie.
Et moi, reprit Iſmene, en recevant le tien
Sois ſûre du retour. Amour, par ce lien
Nous bravons à jamais ton redoutable empire ;
Ce n'eſt que d'amitié que notre cœur ſoûpire.
J'en jure par les Dieux : on verra les oiſeaux
Deſerter les forêts pour habiter les eaux ;
Sur les étangs glacés voltiger l'hirondelle ;
La colombe à ſes feux devenir infidelle ;
La jonquille en blancheur l'emporter ſur les lis,
Lorſque je ceſſerai d'aimer Amarillis.
Que mes ſermens, grands Dieux, reglent ma deſtinée!
Qu'on ne me parle plus d'amour & d'hymenée ;
Etre toujours à toi c'eſt mon unique but.
Elle achevoit ces mots quand Silvandre parut.
Tout ce que la jeuneſſe & la belle nature
Peuvent offrir d'appas brilloit dans ſa figure :
Ses regards étoient vifs, mais doux & gracieux.
La vertu, la candeur, ſe peignoit dans ſes yeux.
Timide, ſans avoir aucun ſujet de l'être :
Bergeres, leur dit-il, auriez-vous vû paroître
Dans ces lieux écartés le troupeau d'Alcidas ?
D'Amarillis enſuite il loüa les appas,
Ses cheveux, ſes rubans, ſes fleurs, ſa collerette,
Il careſſa ſon chien, releva ſa houlette.

Iſmene en fut diſtraite, Amarillis rougit.
Quelques inſtans après le beau Berger partit.
Nos Bergeres alors froidement s'embraſſerent,
Sur un prétexte vain elles ſe ſéparerent.
L'amitié parut peu dans leurs ſombres adieux.
Amour ! perfide amour ! ce ſont là de tes jeux.

PHILIS.

EN tournant vers la gauche, à vingt pas du hameau,
On remarque un vieux chêne à côté d'un ormeau.
Là commence un ſentier qui par un cours oblique
Conduit en deſcendant vers un antre ruſtique.
Un lierre rampant ſur de jeunes oſiers,
Une vigne ſauvage, & de tendres roſiers,
Qu'au-devant de cet antre a placés la nature,
Semblent vouloir aux yeux en cacher l'ouverture.
A quelques pas plus loin ſe préſente un bouquet
D'arbriſſeaux toujours verds, & rangés en boſquet :
Un ruiſſeau, l'ornement des campagnes voiſines,
Y prend ſon cours au pied, en baigne les racines.
Il ſort en murmurant, & rapide en ſon lit
Fuit au milieu des fleurs que ſon cours embellit.
Ce lieu, des tendres vœux ſecret dépoſitaire,
Fut choiſi de tout tems par le Dieu de Cythere.

Le zéphyre jamais ne quitte ce ſéjour :
On s'y plaît, on y rêve, & même ſans amour.
C'eſt là que loin du bruit, & fuyant la lumiere,
Philis cachoit les pleurs qui mouilloient ſa paupiere.
Ils couloient ſans effort, & ſes humides yeux
Elevoient triſtement leurs regards vers les Cieux.
(Triſtes effets d'un mal qu'elle s'obſtine à taire.)
Mais croyant être ſeule en ce lieu ſolitaire,
Sur du ſable voiſin, pour tromper ſes ſoucis,
Du bout de ſa houlette elle écrivoit, Tircis.
Eglé la voit, s'approche. Ah ! dit-elle, Bergere,
Je ſais enfin l'amant que votre cœur préfere !
Mais d'où vient la rougeur qui vous couvre le front ?
A votre âge l'amour eſt-il donc un affront ?
Je vous ai vûe errante en ces ſombres retraites ;
J'y venois partager vos peines trop ſecrettes :
N'ai-je pas de l'amour auſſi ſenti les coups ?
Fiez-vous à ma foi, hélas ! que riſquez-vous ?
La fraîcheur d'un feuillage, & l'aſpect d'une ſource,
Plaît moins au voyageur altéré de ſa courſe,
Que ne plaît à des cœurs amoureux en ſecret
Le ſecours bienfaiſant d'un confident diſcret.
Je ſai ce qu'il en coûte à dire le mot, J'aime.
Cet aveu fût toujours ſuivi d'un trouble extrême ;
Mais je le ſai ce mot. Que je les trouve heureux !
Ils ne rougiſſent point de ſe dire amoureux,

Ces Bergers ſi charmans pour qui le cœur s'enflamme:
Et nous, les feux qu'amour allume dans notre ame,
Donnent à déguiſer beaucoup plus d'embarras
Qu'ils n'en ont à montrer ceux qu'ils ne ſentent pas.
C'en eſt fait, dit Philis, en eſſuyant ſes larmes,
Eglé, vous le voulez, connoiſſez mes alarmes.
Confidente par choix, autant que par haſard,
De mes ennuis ſecrets je vais vous faire part.
Les frimats par deux fois ont chaſſé la verdure
Depuis que mon cœur cede au tourment qu'il endure,
Et que je cache à tous, ſous un air de froideur,
Mes larmes, mes ſoûpirs, ma honte & mon ardeur.
Je me cache à Tircis, Tircis même l'ignore,
Il ne ſaura jamais que c'eſt lui que j'adore.
Je le fuis: mais ma fuite augmente mes ſoucis;
Je retrouve par-tout l'image de Tircis.
Tout m'en parle: ces bois, cet antre, ces campagnes,
Tout eſt Tircis pour moi: ſi l'écho des montagnes
Vient frapper ces vallons, je frémis, & je crois
Entendre ſes moutons, ſa muſette, ou ſa voix.
En vain depuis long-tems Hilas par ſa tendreſſe
Croit chaſſer, ou calmer le trouble qui me preſſe:
J'admire vainement ſa conſtance & ſes ſoins,
J'en aime plus Tircis, & je l'en aime moins.
Que de ſoins cependant! près de ma bergerie
Je trouve chaque jour une roſe fleurie,

Un œillet, une fleur, & même ce matin
Pour hommage un bouquet composé de jasmin.
Et près de cet objet qui me frappa la vûe,
Je vis ces mots tracés d'une main inconnue :
C'est sans doute d'Hilas, il n'importe, je lis :
Allez, jasmins, allez sur le sein de Philis :
Les fleurs lui doivent leurs hommages,
Et vous y trouverez mieux que dans nos bocages
La fraîcheur de la rose, & la blancheur des lis.
Ces vers & ces présens seroient trop embellis,
Si Tircis... Mais que dis-je? Hilas devroit me plaire.
Un agneau l'autre jour avoit quitté sa mere,
Je le cherchois : je vis à l'ombre d'un tilleul
Un panier fait de joncs, & couvert de glayeul :
Je l'ouvris, j'apperçus parmi des violettes,
Des rubans disposés pour orner des houlettes.
Ils couvroient un chapeau qu'entrelaçoient des fleurs.
J'y remarquai mon nom, mon chiffre, & mes couleurs :
Mais j'entendis du bruit, je le refermai vîte,
Et vers notre hameau je pris soudain la fuite.
Le soir j'y vis Hilas, qui toujours empressé
Ne me dit rien du don que j'avois mépriſé.
Rien ne peut altérer sa constante allegresse :
Tout le flatte, & malgré ses preuves de tendresse,
Je vois (hélas ! mon cœur craindroit de trouver mieux)
Plus d'amour dans ses soins qu'il n'en a dans ses yeux.

Mais que m'importe à moi ſa joie, ou ſa triſteſſe ?
Tircis ſeul a le droit de m'occuper ſans ceſſe.
Dans cette plaine hier je marchois ſur ſes pas,
A le ſuivre, à le voir, je trouvois mille appas.
L'air me ſembloit rempli d'une fraîcheur nouvelle,
L'herbe que je foulois m'en paroiſſoit plus belle.
Il rêvoit triſtement, & même en ſon chemin
Sa houlette deux fois s'échappa de ſa main.
L'amour le tient auſſi dans ſes cruelles chaînes,
J'en connois trop les feux, les langueurs & les peines.
Il aime, & de quelqu'autre il eſt ſans doute épris :
Mais moi je n'ai de lui que froideurs ou mépris ;
Et même loin des ſoins qu'exige un amour tendre,
Son front rougit de ceux qu'un haſard lui fait rendre.
Le chevreau que j'aimois perdu dans des roſeaux
Fut au milieu du fleuve entraîné par les eaux.
Il le voit, il y vole, il ſe jette à la nage,
Il fut en un inſtant à dix pas du rivage :
Mais l'onde alors l'entraîne au milieu du courant,
Le flot le couvre. O ciel ! que devins-je à l'inſtant !
Je pâlis, je me trouble, un froid mortel m'accable,
Sans force & ſans couleur je tombe ſur le ſable.
Ha ! que n'ai-je plutôt vû périr mon troupeau !
Tircis revint enfin, il tenoit mon chevreau :
A cet heureux chevreau que je portois envie !
C'eſt pour lui qu'on riſquoit & ſes jours & ſa vie.

Tircis, mon cher Tircis, le ſerroit dans ſes bras;
Son ſecours, ſon danger, le ſauvoit du trepas :
Que ne feroit-il pas pour les jours d'une amante ?
Il approche de moi, ma voix étoit tremblante :
Mon chevreau, dis-je alors, méritoit-il, Berger,
Que l'on courût pour lui ce terrible danger ?
J'ignorois, réprit-il, que ce fût là le vôtre,
Le ſoin que j'eus pour lui, je l'euſſe eû pour tout autre.
Pour tout autre? L'ingrat ! l'amour que j'ai pour lui
L'aurois-je pour tout autre? O ciel! juſqu'aujourd'hui
Si tes faveurs.... Philis en eût dit davantage :
Mais elle vit Tircis au travers du feuillage.
Dans cet antre caché ce Berger trop heureux
Ecoutoit la Bergere, & ſes tendres aveux ;
De joie & de plaiſir il reſpiroit à peine,
Les ſons qu'il entendoit ſuſpendoient ſon haleine,
Et parmi les tranſports de ſes ſens agités,
Il retenoit en vain ſon chien à ſes côtés.
O ciel ! reprit Philis, quoi, j'étois entendue !
Que voi-je, chere Eglé? Tircis ! je ſuis perdue.
Oui, c'eſt moi, reprit-il, tombant à ſes genoux :
Je viens pour expoſer au plus juſte courroux
Un Berger trop heureux dont l'amour eſt le maître:
Trop heureux, car mon cœur me rend digne de l'être.
Ces hommages de fleurs, & ces dons ſi vantés,
Chaque jour par mes mains vous étoient préſentés.

je vous aimois, Philis : mais Hilas peu ſincere
M'ôtoit par ſes tranſports tout eſpoir de vous plaire.
Je liſois dans ſes yeux un bonheur ſi conſtant ;
Je le croyois aimé, je le voyois content ;
Et de-là ces tranſports, ces mépris, & ces feintes,
Qui cauſoient nos malheurs, mes tourmens, & vos plaintes.
M'aimeriez-vous encor, Philis ? Quoi ! juſtes Dieux!
Quoi ! j'aurois fait couler des larmes de vos yeux !
Pardonne-le en faveur de l'amour qui m'engage :
Me le promettez-vous ? Philis à ce langage
Lui prit les mains, rougit, & ſourit tendrement.
Eglé les laiſſa ſeuls : j'en aurois fait ſerment.

EPITHALAME

Sur le Mariage de Mr D. S. & de Mlle L. N.

NOnchalamment ployé ſur mon pupitre,
Je ſavourois je ne ſai quelle Epître,
Qu'Ovide fit ſur l'art de bien aimer,
Lorſque le Dieu qui ſait nous enflammer,
Chez moi parut. A ſa marche étourdie,
A ſes regards remplis de perfidie,
A ſon ſoûrire, à ſes aîles au dos,
Je dis d'abord : C'eſt le Dieu de Paphos.
Oui, reprit-il, c'eſt l'amour qui s'en vante,
Ils ſont unis, leurs plaiſirs ſont les miens.
Unis ! Qui donc ? Ah ! fripon, je te tiens :
Tu me diras l'hiſtoire intéreſſante,
Et les héros de ces tendres liens.
En vain tu crois échapper de mes mains :
Je te tiens trop ; mais laiſſe cette armure,
L'arc, le carquois, ces fleches, ce flambeau,
Je ſai de toi ce que vaut leur bleſſure.
Ah ! depuis quand vas-tu donc ſans bandeau ?
Mais dis avant, cet hymen, cette hiſtoire
Unique enfin, puiſqu'il eſt à ta gloire :

Baiſſe les yeux pour me les raconter,
Traître, de toi je dois tout redouter,
Après les tours... Allons, parle, j'écoute.
Ne point parler, je le devrois ſans doute,
Me dit alors cet enfant de Cipris :
Mais j'aime trop à parler de Philis.
De l'amitié, cette ſœur indiſcrete,
Quand il s'agit de louer ſes amis,
J'ai tant appris que Philis eſt parfaite,
Qu'abandonnant mes plus chers favoris,
J'ai tout tenté pour lui ravir ce prix.
Mais dans l'ardeur où m'emportoit mon zele,
Combien de fois voltigeant autour d'elle,
Ai-je ſans fruit aſſiégé ſes appas ?
Ma main s'armoit d'une fleche nouvelle :
Le trait lancé tomboit devant ſes pas.
Quoi donc, diſois-je, une ſimple mortelle
Auroit des droits réſervés à Pallas ?
C'eſt elle. Non, Pallas n'eſt pas ſi belle.
Pour me venger d'un mépris odieux,
Au Dieu d'hymen courons porter ma plainte.
Je pars, je vais, j'arrive furieux.
Le triſte ennui, le devoir, la contrainte,
Et la froideur ſous les traits du reſpect,
De ſon Palais fuirent à mon aſpect.
Vas, me dit-il, je devine ta peine ;

Et les replis de ta ruſe inhumaine ;
Perfide amour, ſi tu connois un cœur,
Que pour ma gloire ait réſervé l'honneur,
Tu viens d'abord implorer ma puiſſance,
Pour l'engager ſous ton obéiſſance ;
Tu viens ramper ſous mes paiſibles loix,
Pour mieux enſuite inſulter à mes droits.
Que Jupiter, & toi-même en ſoient juges ;
Tous mes ſujets ne ſont que des transfuges,
Qui déſertant mes drapeaux iſolés,
Sous ton carquois ſe ſont tous enrôlés.
En vain Themis de ſon glaive fidele,
S'arme aujourd'hui contre l'époux rebelle.
L'hymen n'eſt plus qu'un lien d'un moment,
Qui n'eſt ſacré qu'à l'inſtant du ſerment ;
Et la conſtance eſt enfin un prodige
Qu'on ne croit plus. Arrête, hymen, lui dis-je ;
Un mot ſuffit à tes reſſentimens.
Ne pouvons-nous en ces tems ſi proſperes,
Faire aujourd'hui pour de tendres enfans,
Ce qu'autrefois nous fîmes pour leurs peres ?
Reſſouviens-toi, je t'en promis autant,
Et je le tins : l'époux eſt mon garand.
Si tu ſavois celui que je deſtine,
Son cœur, ſes traits, de quel nom, de quel ſang !
Je te dirois ſon illuſtre origine,

Si dans cythere on diſtinguoit le rang.
Vas, ne crains point ma fleche libertine.
Quand ce qu'il plaît qu'on appelle l'honneur,
Ne ſeroit pas dans l'un & l'autre cœur:
Liés tous deux d'un amour véritable,
Pourroient-ils rien aimer de plus aimable?
Suis-moi, mon frere, & partons à l'inſtant.
De mes raiſons plus qu'à demi content,
L'hymen me ſuit; je les frappe, on s'aſſemble,
Ils ſont unis, que de plaiſirs enſemble!
Les ris, les jeux ont tiré le rideau,
Trop occupé j'y perdis mon bandeau.
Si tu ſavois leurs flammes, leurs tendreſſes,
Les doux refus, les preſſantes careſſes,
Baiſers ravis, rendus avec ardeur;
Tout fut plaiſir juſques à la pudeur.
Je veux tranſmettre aux enfans de Cythere
Les nouveaux jeux de ce tendre myſtere.
Alors le Dieu qui préſide aux amans,
Me fit ſi bien la naïve peinture
De ces tranſports, & de ces mouvemens,
Que la tendreſſe emprunte à la nature;
Il détailla ſi bien cette aventure,
Que (pour s'enfuir ſans doute il le faiſoit)
Que j'oubliai qu'il me la racontoit.
Moins recueilli je rouvris la paupiere,

Et le regard encore embarraſſé,
Je ne vis plus qu'un éclat de lumiere,
Et plus d'amour; il s'étoit éclipſé.
Je ſuis heureux qu'il ne m'ait pas bleſſé.
Or adieu donc, tendres allégories,
Houlette, chiens, & campagnes fleuries,
Petits moutons que reſpectoient les loups,
Plaiſirs de l'ame, aimables rêveries.
Or adieu donc, Philis vous quitte tous.
Mais, non; Philis aux fauſſes bergeries
Fait ſuccéder un paſſe-tems plus doux;
Car dans Tircis elle aura ſon époux.
Sa voix ſera le ſon de la muſette;
De leur hymen l'eſpérance & les fruits
Vont devenir ſes plus cheres brebis:
L'amour ſait bien où ſera la houlette.

ODE

SUR LE BONHEUR.

Loin d'ici troupes menſongeres
De raiſonnemens captieux,
Jamais vos bluettes legeres
Ne pourront ébloüir mes yeux.
Ambition, frêle eſpérance,
Fortune, deſirs, faux honneur;
Non, vous n'avez que l'apparence,
Et l'écorce du vrai bonheur.

Je vois la Déeſſe fantaſque
Qu'encenſe l'avide mortel:
Le crime caché ſous le maſque
Eſt toujours près de ſon autel.
A ſes genoux le deſir guide
L'eſclave à ſes ordres ſoumis:
Mais toujours la crainte intimide
Ses pas par l'eſpoir affermis.

J'apperçois ſur ſon front cauſtique
Les tourmens de l'ambitieux :
Je vois la ſourde politique
Couvrir ſes projets faſtueux.
Des ſoins dont l'avenir l'embraſe
Son cœur eſt toûjours déchiré ;
Et ſans être ſur le Caucaſe,
Il vit pour être dévoré.

Envain il cache l'eſclavage,
Ses peines, ſes chagrins divers ;
Le tranquille regard du ſage
Sous la pourpre apperçoit les fers :
Pour lui, la fortune legere
Envain le flatte, le prévient ;
Il ne veut devoir à la terre
Que le limon qui l'y retient.

Mais il ne ſuit point ce myſtique,
Qui toujours l'eſprit dans les cieux,
Dans ſon extaſe fanatique
Immole les mortels aux Dieux :

Qui nous plaint de ce que nous ſommes,
Qui frémit de s'humaniſer ;
Et croit favoriſer les hommes,
S'il ne fait que les mépriſer.

Ce brouillard que la terre exhale
Sur les aîles des aquilons,
S'éleve, ſe raſſemble, étale
L'eſpérance de nos vallons :
Il monte pour rendre fertiles
Nos fleurs, nos arbres, nos guérets ;
Et deſcendre en larmes utiles
Sur Flore, Pomone, & Cérès.

Telle en ſon précieux délire
Notre ame ne doit s'élancer
Aux portes du céleſte empire,
Qu'afin de ſavoir s'abaiſſer :
Les faveurs que le ciel ſans ceſſe
Verſe ſur elle à pleines mains,
Diſent : Imitez la tendreſſe
De Jupiter pour les humains.

Du vrai bonheur le ciel lui-même
Donne les premieres leçons :
La volupté, le bien ſuprême,
Eſt dans celui que nous faiſons.
Qu'on nous aime, ou qu'on nous abhorre,
Faiſons-le, & ne calculons pas ;
C'eſt reſſembler au ciel encore
Que de rencontrer des ingrats.

STANCES.

A S. * * *

Pour le prier de faire mon Portrait.

QUand voulez-vous que ma figure
Aille droite comme un piquet
Se planter en belle poſture
Auprès de votre chevalet ?
Mon minois, que par conjecture
J'eſtime moi-même aſſez laid,
Veut une fois être parfait,
Et gagner par votre peinture
Les traits reguliers que nature
Jadis lui refuſa tout net.

Qu'un objet hideux, fantaſtique,
Ou quelques monſtres des enfers,
Sur une toile allégorique,
Soient mis ſavamment dans les fers;
Ou qu'une toile pathétique
Exprime une ſcene tragique,
D'horreurs, de fureurs, de combats:
L'œil enchanté de ce délire
Même en frémiſſant les admire;
Eh! pourquoi ne plairois-je pas?

Aux éloges que votre ouvrage
Sans doute ſaura mériter,
Je ſens au feu de mon viſage
Qu'il eſt prêt à s'en irriter.
Quoi! dira-t-il, quoi! mon image
A plus d'éloge, de ſuffrage,
Que n'en ont jâmais eu mes traits!
Meſſieurs, votre erreur eſt extrême:
Ce moi-là, ce n'eſt pas moi-même,
Ce ne ſont là que mes portraits.

Allons, oubliez cet outrage :
Mon viſage, plus de courroux ;
Subiſſez le triſte avantage
De vous voir loüé plus que vous.
Que de mortels qu'en tous les âges,
L'hiſtoire a mis au rang des ſages,
Des vaillans, des héros, des dieux,
Grace à leurs Peintres, leurs Homeres,
Qui ne ſeroient que des chimeres,
S'ils étoient plus prêts de nos yeux!

Je crois déja voir un Critique
Trop ſatisfait de ce tableau,
Se venger ſur mon air étique
De la ſageſſe du pinceau.
Je l'entens déja qui s'explique,
Et qui dit d'un ton véridique,
Plus ſavant que le Titien :
Ce Peintre-ci ſait bien ſon thème ;
Car ſemblable à l'Etre ſuprême :
Il fait quelque choſe de rien.

A M. LE KAIN,

Acteur de la Comédie Françoiſe, & repréſentant Oroſmane dans Zaïre.

EST-ce le Kain? eſt ce Oroſmane?
Qui, terrible dans ſes malheurs,
Soumet la fierté muſulmane
Aux genoux de Zaïre en pleurs.

Le Kain, quelle vive peinture!
Jaloux, tendre, ou cruel amant,
Ce n'eſt qu'au coin de la nature
Que tu frappes le ſentiment.

Dans tes mouvemens, que de charmes!
Que d'art s'y montre en ſe cachant!
Mes yeux ont pleuré de tes larmes,
J'étois Zaïre en t'écoutant.

Le ciel ne te fit point injure
En te refuſant des appas :
Ton ame paye avec uſure
Pour la beauté que tu n'as pas.

La critique envain t'environne,
La cabale envain l'enhardit ;
Le public entier te couronne,
Et la vérité l'applaudit.

A THEMIRE.

Pourquoi cette main perfide,
De la pudeur qui la guide,
Suit-elle le mouvement ?
Livre plutôt, ma Bergere,
Tous les tréſors de Cythere
Aux regards de ton amant.

Que je voie, que je touche ;
Abandonne cette bouche
A mes tranſports renaiſſans.
Que d'appas, ô ma Themire !
Pour les beautés que j'admire,
Eſt-ce aſſez de tous mes ſens ?

Ta Vénus, ô Praxitelle!
Sous ton ciseau trouva-t-elle
Tant de charmes, de beautés?
Ma main seroit plus fidelle:
Je vois l'unique modele
Fait pour les divinités.

Soupirs, accens, baiser tendre;
Hélas! vous ne pouvez rendre
Ce que j'éprouve à la fois:
Et mon avide prunelle
Même aux lieux peu faits pour elle;
Est jalouse de mes doigts.

Mais, Dieux! j'apperçois des larmes!
Quelles seroient les allarmes
Qui viennent te tourmenter?
Si mon peu d'ardeur te blesse,
Si tu pleures ma foiblesse,
Un regard peut me l'ôter.

Ta vertu vient-elle encore
Nuire au feu qui me dévore ?
Pourquoi cacher ces beaux yeux ?
Que leur éclat dans mon ame
Reporte plutôt la flamme
Qui nous rend égaux aux Dieux.

Mais une vive lumiere
Perce à travers ta paupiere :
Mes yeux en sont ébloüis.
O vous, Rois, maîtres du monde !
Quoiqu'à vos vœux tout réponde ;
Enviez-moi, je joüis.

A MADAME LE C.

JE crois qu'un cœur tendre, ſenſible,
Eſt un heureux préſent du ciel ;
Mais que ce don, ſouvent nuiſible
Sur nos inſtans verſe de fiel !

O vous, que la nature appelle
Au rang que tiennent les humains,
Si vous naiſſez tendre & fidelle,
Sexe aimable, que je vous plains !

Je vois votre enfance occupée,
Moins de plaiſirs que de douleurs ;
Le bobo de votre poupée
Déja vous arrache des pleurs.

Si-tôt que l'auſtere raiſon
Orne vos graces enfantines,
C'eſt une roſe en ſa ſaiſon
Qui s'annonce par des épines.

Déja par d'invincibles loix
Votre cœur ſe forge des chaînes ;
Une compagne à votre choix
Sait, partage, & calme vos peines.

Vous n'héſitez point d'avouer
Pour elle ardeur, inquiétude ;
Cette amitié n'eſt qu'un prélude
Que la nature fait jouer.

L'amant paroît : ſageſſe auſtere !
Vous combattez ; ſoins ſuperflus !
Pour le Dieu qui regne à Cythere,
Ce n'eſt qu'un triomphe de plus.

Amante, tout vous ſert d'alarmes ;
Je vous vois languir, & ſecher :
Vous joignez aux craintes, aux larmes,
La contrainte de les cacher.

Epouſe, vous êtes contente
D'aimer ſous les loix de l'honneur;
Mais l'amour même vous tourmente
Juſque dans le ſein du bonheur.

Mon époux ſeroit-il volage?
Sa ſanté, ſa mort..... vous pleurez;
Vos yeux fixez ſur ſon viſage
Conſultent ſi vous dormirez.

Mère enfin... Mais je déſeſpere
De mettre un tel cœur dans ſon jour;
On ſait que celui d'une mere
Eſt le chef-d'œuvre de l'amour.

SONNET.

JE rêvois cette nuit qu'au métier de Maçon
J'avois fait succéder le penchant qui m'entraîne,
Et que sur le Parnasse en docte nourrisson,
J'étois dans l'art des vers instruit par Melpomene.

Aux Auteurs assemblés je dictois la leçon;
Et même en ignorant le travail & la peine,
L'esprit dans mes écrits habilloit la raison,
Et l'honneur seul servoit de motif à ma veine.

Pour louer dignement mes talens précieux,
L'Univers étonné m'élevoit jusqu'aux cieux;
Mais au plus haut degré de ma gloire immortelle,

Je m'éveille, en criant! O Muse trop cruelle!
Reprenez cet esprit qu'on admire en tous lieux;
Je meurs de faim, hélas! rendez-moi ma truelle.

MADRIGAUX.

J'Etois ce matin près de celle
Qui m'a ſoûmis à ſes appas :
J'apperçus l'Amour ſur ſes pas.
Frappe, lui dis-je, cette belle.
Nenni, dit-il, je ne m'y frotte pas :
Tu la prens pour une mortelle ;
Mais je ſai moi que c'eſt Pallas.

SUR LE COMTE DE SAXE

Après la campagne de 1746.

GArdez-moi de mes ennemis,
Sire, & je vous garde des vôtres,
Diſoit un jour à l'ayeul de Louis
Un Héros qui lui ſeul en a valu bien d'autres.
Maurice, affranchis-toi d'un ſoin ſi délicat,
Et ſans craindre leurs traits gagne-nous des batailles :
Tu ne peux avoir à Verſailles
D'ennemis, que ceux de l'Etat.

RONDEAUX.

J'Aime les vers, & ſur-tout le Rondeau ;
Son air naïf me donne un vrai cadeau,
Lorſque j'y trouve un galant badinage :
Même l'eſprit n'y ſemble en eſclavage,
Que pour briller quand le tour eſt en beau.

Le mot choiſi doit paroître nouveau,
Vrai, naturel ; mais moi de mon cerveau
Puis-j'en tirer un qui ſoit plus d'uſage ?
J'aime.

D'un jeune cœur à quinze ans du berceau,
Ce mot ſi ſimple eſt ſouvent le fléau ;
A ſon bonheur ſouvent il met le ſceau.
Moi je l'ai pris pour tenir ce langage :
Aimable Iris, connoiſſez votre ouvrage :
J'aime.

L'AMOUR FIACRE.

L'Amour jadis ayant mis en colere,
Par tout matin, le maître du tonnerre,
Ce Dieu vengeur aussitôt le manda,
Et pour sa peine au fripon commanda
D'aller passer quelque tems sur la terre.

Crainte lui fut de perir de misere,
Et la raison n'en paroît que trop claire,
Car on faisoit gratis en ce tems-là
L'amour.

Fiacre il se met, & ce Dieu mercenaire
Voiture au Bal la fille sans la mere;
Et sans l'époux, la femme à l'Opera.
Or depuis ce, que si bien voitura,
Fiacre toujours fut commode pour faire
L'amour.

Contre une mauvaiſe Ballade faite ſur une naiſſance par M.

QU'une Ballade aux ſources d'Hipocrene
Ait ſu puiſer ce goût qui nous enrraîne :
Ce tour naïf & ſi charmant en ſoi,
L'eſprit alors joüit de bonne foi
Des agrémens dont la Ballade eſt pleine :

En elle il faut de l'eſprit, de la veine,
Ce ton ſi vrai, connu de la Fontaine,
Et le Rondeau marche ſous même loi
Qu'une Ballade.

L'ami Marot en fit bien, & ſans peine ;
Tout part de ſource : il eſt dans ſon domaine ;
Mais que M... qui doit ſe tenir coi
Cherche à joüer ou la Reine, ou le Roi,
Rien de meilleur pour donner la migraine
Qu'une Ballade.

FABLES.

LE SERIN ET LA SERINE.

Aimez-moi, ſerine charmante,
Laiſſez-vous entraîner aux douceurs de l'amour,
Je languis près de vous ſans eſpoir de retour,
Et je ſoûpire, hélas ! bien plus que je ne chante.
C'étoit par ſemblables accens
Qu'un jour certain ſerin champêtre
Exprimoit ſes tendres tourmens.
A ſerine encagée au bord d'une fenêtre,
Qui ſans autre déguiſement
Lui répondit tout en ſiffiant :
Pour moi votre ardeur eſt extrême,
Vous êtes forcé d'y céder.
Vous m'aimez, dites-vous? Si vous voulez que j'aime,
Il n'eſt qu'un ſeul moyen de me perſuader :
Laiſſez là ces forêts, cet inconſtant feuillage,
Que les frimats vont bientôt moiſſonner :
Venez ſur ces bâtons dans ma riante cage
Reſſentir les plaiſirs que l'amour ſait donner.

Cette demeure enchantereſſe
Vous fournira le manger, le coucher :
Vous joüirez de ma tendreſſe ;
Et ſi ce n'eſt l'attrait qui peut vous attacher,
Bonne chere & joyeuſe vie
Plus que moi pourront vous tenter.
Pour s'attirer ici macarons, ſucrerie,
Que faut-il faire ? Il ne faut que chanter.
J'aime mieux, répondit notre ſerin volage,
Vivre ſans vous que ſans ma liberté.
Ma réponſe vous fait outrage ;
Mais dans nos bois l'on parle avec ſincérité :
Je préfere à l'appas d'une douce pâture
Le repas le plus incertain,
Et j'aime mieux être enfin
Penſionnaire de la nature,
Que l'eſclave du genre humain.

Imitons cet oiſeau, l'hymen eſt cette cage,
Où preſque tout mortel enrage d'être pris.
Préferons toujours prix pour prix
une libre infortune au plus riche eſclavage.

L'ŒUF DE CHENILLE, ET LA COQUE DE PAPILLON.

L'Œuf d'une future Chenille,
Et la coque d'un Papillon,
Tous deux de même famille,
Logeoient en même maiſon.

Un tronc d'arbre étoit l'aſyle,
Où dans la ſécurité
Ce couple toujours tranquille
Attendoit les jours d'été.

D'une liaiſon complete
Ils goûtoient tous les appas,
Et leur union parfaite
Etoit comme on n'en voit pas.

Que je crains ton inconſtance,
Diſoit l'œuf au Papillon!
L'hiver fuit, l'été s'avance,
Et rompra notre union.

Non, lui répondoit la coque,
Ne crains point mon changement;
Un pareil doute me choque,
Et bleſſe le ſentiment.

Juſques aux chaleurs nouvelles
Il tint le même jargon;
Mais plus riche de deux aîles,
Zeſte, adieu le Papillon.

Dans un quatrieme étage,
Quel bon ami que Druſus?
Je le vois en équipage,
Il ne me reconnoît plus.

LE CERF ET LE CHIEN.

UN cerf en ſon chemin fit rencontre d'un chien
D'une ſi piteuſe encolure,
Que, vû l'état de ſa triſte figure
Il l'aborda ſans en redouter rien.
Où courez-vous, dit-il ? Je vais trouver mon maître,
Dit le chien : ſon logis eſt à cent pas d'ici.
Chez moi, reprit le cerf, je m'en retourne auſſi ;
Et j'y ſuis ſûrement autant qu'on le peut être.
Des chaſſeurs, & de vous, la troupe ſouvent traître
Ne peut en approcher ; car un marais profond,
De ſes bords dangereux entoure ma maiſon,
Hors ce petit chemin, dont vous voyez la route,
Et dont nul que moi ne ſe doute,
Aucun ne ſauroit y mener.
Adieu, mon cher, n'allez pas le prôner.
Le chien alors ne le dit à perſonne ;
Mais le lendemain même une meute gloutonne,
Sur les pas du chien confident,
Et des chaſſeurs pour comble d'accident,
Arrivent au ſentier qui conduiſoit au gîte.
On guete notre cerf, qui ſoudain prend la fuite ;

Mais en vain : il périt dans ce même marais,
Et mourut, en pouſſant d'inutiles regrets.

Quelqu'un trahit-il nos ſecrets ?
N'en accuſons que nous, la raiſon le décide ;
Car ce quelqu'un ne ſeroit pas perfide
Si nous n'étions pas indiſcrets.

GUILLOT ET LA CAGE.

MEs camarades ſauront tout,
Et moi rien ! Ma foi pour le coup
Je leur ferai bien voir, je l'ai mis dans ma tête,
Que leur cheval n'eſt qu'une bête.
C'eſt ainſi que Guillot raiſonnoit, en grondant,
Sous un orme loin du village.
Auſſitôt il trouve une cage
D'oſier, mais faite artiſtement,
Et poſée en ſecret ſur un pommier ſauvage.
Oh ! dit-il, l'ouvrage eſt parfait !
Et ſans barguigner davantage,
A tous ceux du hameau je dirai, Je l'ai fait.

Je le peux : qui m'a vû ? Cet arbre eſt très-diſcret ;
Je ſuis ſeul : ce buiſſon, graces à ſon ombrage,
Eſt propre à cacher un ſecret.
Oh ! Meſſieurs de notre village !
Je ne ſerai plus ſot, car voici mon ouvrage.
Il s'en retourne, en tenant ce propos.
Il arrive. Bon jour Guillot :
Qu'as-tu donc là ? Rien, ce n'eſt qu'une cage
Que je viens de faire à Margot.
Bon, c'eſt toi qui l'as faite ? Eh ! dis-moi, ſans myſtere,
Comment fait-on ? j'en voudrois faire.
Pour aſſembler tout cet oſier,
Lui donner une forme, enſuite le ployer ;
Par où s'y prendre, & de quelle maniere,
S'il te plaît de m'en faire part ?
Je ne peux, dit Guillot, ma foi, te ſatisfaire ;
Car moi, là-bas ſur la fougere,
Ça m'eſt venu tout ſeul, je l'ai fait par hazard.

En obſervant Guillot, je ſonge
Que l'eſprit malgré nous découvre ſon défaut,
Et que c'eſt l'acheter beaucoup plus qu'il ne vaut,
Que d'y prétendre en faiſant un menſonge.

CONTES.

LA FEMME INCORRIGIBLE.

SI tu ne finis ton tapage,
Sais-tu bien ce que je ferai ?
Je planterai là le ménage,
Margot, je t'abandonnerai.
Alors, soit de force, ou de gré,
Tu me regretteras ; car, maudite femelle,
Je veux te faire, avant d'accomplir ce dessein,
Un quarteron d'enfans. Un quarteron, dit-elle ;
Fais-les-moi tout à l'heure, & décampe demain.

LE TESTAMENT CYNIQUE.

CErtain Curé (c'eſt, je croís, près de Nante)
Depuis long-tems avoit un chien barbet,
Qu'il cheriſſoit plus que ſa gouvernante,
Et preſqu'autant que ſa niece Babet.
Quel chien auſſi ? c'étoit un chien parfait,
Adroit en tout. Falloit il en cadence
Faire des ſauts, faire la réverence,
Faire le mort, danſer, venir, aller :
Toujours tout prêt, l'on n'avoit qu'à parler.
Et ce n'eſt pas pour embellir l'hiſtoire :
Mais ce que chiens ne font que par mémoire,
Sembloit en lui l'effet du jugement.
Si l'on ſonnoit pour un enterrement
En gros bourdon, fut-il loin, fut il proche,
Vîte barbet au premier coup de cloche,
Couroit porter à Monſieur le Curé
Sa ſoutanelle & ſon bonnet quarré.
Hélas ! ce chien bien digne de remarque,
Mourut un jour (peut-être empoiſonné.)
Tant de mérite auroit touché la Parque,
Si la cruelle eût jamais pardonné.
Le déſeſpoir du Prêtre infortuné

Alla plus loin que je ne saurois dire :
C'est dire peu qu'il fut jusqu'au délire.
Huit jours après, lorsqu'il fut modérer
Cette douleur, assez pour en pleurer,
Je veux, dit-il, lui donner sépulture.
Puis-je souffrir qu'il serve de pâture
A des corbeaux, exposé dans nos champs ?
Un tel destin est fait pour les méchans.
De quelques ais fabriquons une biere,
Et mettons-le dans notre cimetiere,
Dans ce saint lieu j'ai mis plus d'un chrétien,
Qui sûrement ne valoit pas mon chien.
Aussitôt dit, le Pasteur se dépêche,
Fait une fosse en quatre coups de bêche,
Et de son long y campa le barbet,
En souhaitant pour lui dans l'autre vie
Joyeuse place à côté du baudet
De Balaam, & du chien de Tobie. *
Il n'avoit pas fini cet œuvre pie,
Que le renom en courut loin de-là
A son Evêque ; & de sa part voilà
Un chicanneau qui vous cite le Prêtre,
Avant trois jours qu'il eut à comparoître
Sans nul délai devant l'Official.
Lui comparu, l'Evêque au tribunal

* C'est pour exprimer la simplicité du Curé.

Le tança fort : il sembloit à l'entendre
Que renier, violer, s'aller pendre,
N'étoit qu'un rien près d'un tel attentat.
Cela blessoit Dieu, les Loix, & l'Etat ;
C'étoit bien pis qu'hérétique, anathème,
De mettre un chien sans ame, sans baptême,
Dans un lieu saint. Pour sa peroraison,
L'Evêque dit : Qu'on le mene en prison.
Ah ! Monseigneur, avant votre sentence,
Dit le Pasteur, écoutez ma défense ;
Après cela vous verrez si j'ai tort.
Je puis sans crainte attester mon village
Que feu mon chien fut digne de ce sort.
Si dans sa vie il s'est montré bien sage,
Il le fit voir encor plus à sa mort ;
Car de ses biens en faisant le partage,
A Monseigneur il laisse un héritage ;
Et de sa part j'apporte cent écus.
L'Evêque prit, & dit : N'en parlons plus :
Cette fin-là me semble méritoire.
Lecteur malin, gardez-vous bien de croire
Que le Pasteur, avec ce moyen-ci,
Dans notre siécle eût jamais réussi.

LES QUATRE AU CENT.

UN vieillard de cent ans enfin étoit giſſant,
Prêt à deſcendre au dernier domicile,
Il s'en plaignoit. Un Prêtre alloit diſant :
Hélas ! mon cher, la plainte eſt inutile !
Cent ans ! quel nombre ! en voulez-vous donc mille ?
Eh ! non, Monſieur, reprit l'agoniſant,
Je ne ſuis pas ſi difficile,
Je ne veux que les quatre au cent.

L'AUTEUR,
AUTEUR JUSQU'A LA FIN.

CErtain Auteur giſſoit ſur ſon grabat,
Prêt à partir pour les bords du Cocite.
A ſon chevet, un Docteur à rabat
Admoneſtoit ce nouveau proſélyte,
Et s'efforçoit par un diſcours d'élite
De réprimer l'horreur de ſes remords,
Et de calmer ſon ame embarraſſée
Sur l'avenir que ſubiſſent les morts.

L'Auteur disoit d'une voix oppressée :
„ Non, rien ne peut exprimer ma pensée,
„ Et vous marquer la honte & le regret
„ Que je ressens du malheur d'avoir fait,
„ Pour amuser ne sai quelle Uranie
„ Des vers affreux, où mon maudit génie
„ Trop prompt alors à remplir mon forfait,
„ Parloit de Dieu d'une façon impie.
„ La peine, hélas ! doit en être infinie
„ Au poids du mal ; car quiconque lira
„ Telles horreurs, qui les approuvera,
„ Va par sa faute accumuler mon crime ;
„ Et je vais donc, éternelle victime
„ Des noirs forfaits de la postérité,
„ Etre comptable à la Divinité ?
„ Non, vos discours, mon repentir, mes larmes,
„ Ne pourront pas étouffer mes alarmes.
„ Consolez-vous, répondit le Docteur,
„ Il est fâcheux pour vous d'être l'auteur
„ De ces vers-là ; mais je connois l'ouvrage,
„ Il est mauvais, sans force ; & le Lecteur
„ Heureusement de ce vil badinage
„ Est rebuté dès la premiere page ;
„ Et ce venin de votre impiété
„ Décrédité par son libertinage
„ Filtre si peu dans la société,

„ Qu'il ne peut faire un ſenſible dommage :
„ Tout en eſt faux, inepte, & même ſot.
„ Sot, dit l'Auteur, ſe levant en ſurſaut :
„ Mes vers ſont bons, vous n'êtes qu'une bête :
„ Sortez d'ici, vous me rompez la tête.
Ah ! que d'auteurs même en pareil inſtant
Et cas ſemblable, en diroient bien autant.

LA PAIX DU MENAGE.

UNe veuve de cinquante ans
Diſoit un jour à ſa commere :
Je peux me donner du bon tems,
J'ai chez moi bon vin, bonne chere.
Pourtant ſi je ſavois par vous
Un homme qui fût mon affaire,
Je le prendrois pour mon époux :
Qu'il ſoit complaiſant, qu'il ſoit doux,
Peu m'importe qu'il ſoit fidele ;
Car ſi j'en prens un, entre nous,
Ce n'eſt pas pour la bagatelle.
Ah ! reprit l'autre, quel bonheur !
J'ai votre affaire, un homme aimable,
Doux, charmant, bien fait, ſociable ;

Mais on l'a privé de l'honneur
De pouvoir créer ſon ſemblable
Et pour femme de votre humeur,
Ce n'eſt rien. Rien? répliqua-t-elle,
Entre nous ſi par un malheur
Il ſurvenoit une querelle,
Qui ſeroit le médiateur?

LE BON CASUISTE.

TRois ans y a qu'au bon pays de Vire,
Pays d'où vient *fine fleur de Normand*,
Le bon Guillot contrit & repentant,
A ſon Paſteur ſes péchés alla dire.
Entre autres cas ſe confeſſa le ſire
D'avoir un jour ſur un écot ſurpris
Trois pots de cidre. Or en ce bon pays
De ſapience, on dit que d'âge en âge
Reſtituer n'eſt pas du bel uſage.
Pour y forcer le payſan mutin,
Notre Paſteur employoit ſon latin.
Il lui citoit les loix, non la coutume.
Mais, reprit-il, à ce vol clandeſtin

Je n'étois ſeul ; & comme je préſume,
Ceux avec moi qui tirerent la plume,
Doivent de même en payer le douzain.
Raiſon avez, reprit l'homme divin.
Mais, Pere en Dieu, ſi j'ai bonne mémoire,
Vous en étiez, c'étoit un jour de foire.
Moi ? Vous. Ah, ah ! c'eſt vrai, je m'en ſouviens.
Mais ce jour-là ne mangeâmes-nous rien ?
D'un bon gigot nous ſûmes nous ébattre,
Et ces ſept pots qu'on nous compta pour quatre...
Vas, vas, Guillot, dit le Paſteur ſenſé,
Pour rendre à l'hôte il ne faut nous débattre,
Car ſur l'éclauche il s'eſt recompenſé.

EPIGRAMMES.

A IRIS.

IRis, je l'ai juré cent fois,
De vivre, & mourir ſous vos lois;
Des cœurs conſtans je ſerai le modele,
Non comme époux, mais comme amant.
Si je refuſe conſtamment
De l'hymen la chaîne nouvelle,
Ce n'eſt pas pour être infidele,
C'eſt pour mieux tenir mon ferment.

LA LOUANGE APPRETIE'E.

TIrcis preſſoit Iris qui réſiſta.
Cet amant neuf ſaiſit un écritoire,
Et fit des vers où ſa Muſe chanta
De ces refus la glorieuſe hiſtoire;
Et la vertu d'Iris égale à ſes appas.
Ces vers, dit la belle tout bas,
Ne m'en feront jamais accroire;
Car ſi Tircis eût fait encore un pas,
Il eût pû chanter ſa victoire.

LA REPRIMANDE BIEN ENTENDUE.

HE bien, finiſſez-vous, Clitandre?
Votre ardeur ne ſe peut comprendre.
Ne point finir, c'eſt me laſſer.
Vous êtes injuſte, Clarice;
Si vous voulez que je finiſſe,
Parbleu, laiſſez-moi commencer.

LE PLAGIAIRE CONFONDU.

CEt écrit dont chacun me paroît ſatisfait,
Eſt de toi: d'en jurer, il n'eſt pas néceſſaire.
Pourquoi ne l'euſſes-tu pas fait,
Puiſque moi j'avois ſû le faire?

CHANSONS.

Croiſſez, feuilles, croiſſez, le printems vous l'ordonne.
Sous votre ombrage appellez les zéphirs :
Ce verd gazon me ſert déja de throne ;
Servez de dais à mes plaiſirs.

Buvons tous à la ſanté
De notre hôte & notre hôteſſe,
Chez eux l'aimable gaîté
Fait honneur à la ſageſſe.
Jamais le noir ſouci
Ne paroît à leur ſuite ;
Car on n'en ſent ici
Qu'à l'inſtant qu'on les quitte.

Sur l'air, *Sur le bord d'un ruiſſeau.*

J'Ai bientôt quatorze ans,
Sans doute je vais plaire ;
Car la moindre Bergere
N'eſt ici ſans amans :
Mais ſûre de charmer,
Je voudrois bien apprendre
Comment il faut s'y prendre,
Lorſque l'on veut aimer.

Auſſi-tôt qu'un Berger
Me dira : Je vous aime ;
Dois-je dire de même ?
Oui, car il peut changer.
Il doit me pardonner,
Si je manque à l'uſage ;
Mais s'il demande un gage,
Je ne ſai que donner.

Ma houlette, ou mon chien,
Me devient néceſſaire;
Je ne puis me défaire
De l'un ou l'autre bien.
Le préſent d'un agneau
Seroit bien mon affaire,
Si tous les jours ma mere
Ne comptoit mon troupeau.

Un jour pour appaiſer
Le courroux de Silvandre,
Liſette d'un air tendre
Le paya d'un baiſer.
Il fut, je m'en ſouviens,
Content de ſa victoire;
Mais je ne pus le croire,
Car un baiſer n'eſt rien.

J'ai baiſé ſi ſouvent
Cette jeune Bergere:
J'embraſſe auſſi ma mere,
Elle que j'aime tant;

Mais libre en mon desir,
Je n'ai rien qui m'enchaîne ;
Si je le fais sans peine,
C'est aussi sans plaisir.

Quand l'amour une fois
Nous met sous son empire,
Sans doute qu'il inspire
Les cœurs dont il fait choix.
Qu'il vienne ce vainqueur
Me rendre son hommage ;
Je n'ai point d'autre gage
Que le don de mon cœur.

Sur l'air, *A l'ombre de ce vert bocage.*
Sur ce que Climene avoit appellé l'Auteur son Toutou.

QUe la fauvette de Dorine
Se vante d'avoir des faveurs ;
Que pour Bichonne, & pour Phrine,
On prodigue mille douceurs :
Leur ſort ne me fait point de peine ;
Car je trouve bien plus d'appas
D'être le toutou de Climene,
Que le chat aimé de Pallas.

Je ſerai près de ma Bergere
Un modele pour les Toutous,
Careſſant, fidele & ſincere.
Que mon emploi me ſera doux !
La vérité fait ſa deviſe,
Son caractere eſt la candeur ;
Et dans le monde la franchiſe
N'a d'autre temple que ſon cœur.

Pour faire voir ce qui la flatte,
Je voudrois hâter ſon deſir :
Elle marcheroit ſur ma patte :
Que j'y trouverois de plaiſir !
Tout par elle m'eſt agréable,
Et l'abſinthe & le chicotin
Déviendroit pour moi délectable,
Si je le mangeois dans ſa main.

Je n'ai point cette ardeur terrible
De ces chiens toûjours aux abois ;
Mon cœur eſt tendre, il eſt ſenſible ;
Et mon cœur gouverne ma voix.
Pour lui peindre l'ardeur qu'inſpire
Le deſir de m'en faire aimer,
Je la regarde, je ſoupire,
En faut-il plus pour s'exprimer ?

Jadis pour une autre maîtreſſe,
J'ai long-tems gardé les troupeaux ;
Mais peu délicate en tendreſſe,
Elle écoutoit mille rivaux.

Un jour auſſi que l'inhumaine
Croyoit avoir ſû me lier,
J'arrache, je briſe ma chaîne,
Et me ſauve avec le collier.

Sur ce collier ſon nom peut-être
Eſt encore reſté gravé :
Mais, à ce que je puis connoître,
Mon cœur n'en eſt plus captivé.
Viens, amour, que ta main efface
Ce nom qui me tint ſous ſa loi ;
Que ta fleche y grave à la place,
Climene a ſon cœur & ſa foi.

Sur l'air, *A l'ombre de ce verd boccage, &c.*

UN jour dans un bois ſolitaire,
L'amitié rencontra l'amour.
Bon jour ma ſœur. Bon jour mon frere.
Ah ! dit-elle, quel heureux jour !
Mon frere, enfin je te poſſede :
Souvent je te ſuis de bien près,
Et quelquefois je te précede :
Mais je ne te trouve jamais.

De notre peu d'intelligence
Tout mortel rit avec aigreur :
Un air de haine, & de vengeance,
Doit-il être entre frere & ſœur ?
Avoir cette froideur extrême,
Ils croient qu'on ſait peu s'aimer.
Bon, dit l'amour, ils ſont de même,
Ils ne peuvent nous en blâmer.

Chacun, ma sœur, a ses affaires :
Tout roule sur moi sous les cieux.
Nos transports sont peu nécessaires ;
Nous ne nous aimerions pas mieux ;
Et je vous dirai sans mystere,
Que je hais votre air de Caton.
Et ! que faites-vous sur la terre ?
A peine vous y connoît-t-on.

A chaque instant la perfidie
Y prend votre nom & vos traits ;
Et par les mortels applaudie,
Voit encaisser tous ses portraits :
Mais pour moi, ma puissance est sûre,
Vainement on veut s'en garder ;
Je suis l'ame de la nature,
Dès-que je parle, il faut ceder.

Je sai que tout ce qui respire
Est, reprit-t-elle, sous tes loix,
Et que tu tiens sous ton empire
Les cœurs des Bergers, & des Rois ;

Mais tes faveurs ſont toûjours prêtes :
Tu veux par-tout être vainqueur.
Amour, tu comptes les conquêtes,
Et moi j'en peſe la valeur.

Qu'en mille ans un couple fidele
De mes loix faſſe ſon bonheur,
En voyant renaître un modele,
C'en eſt aſſez pour mon honneur.
Vole de victoire en victoire,
Je te cede tes favoris ;
Je préfere à toute ta gloire
Les cœurs d'Iſmene & de Philis.

Leurs vertus.... Alors la Déeſſe
Se tut ſans avoir achevé,
Par un trait de délicateſſe,
Qu'un amant n'eût pas obſervé :
Elle eût dit que vous étiez belles ;
Que vos cœurs ſont faits pour aimer.
L'amour ouvroit déja ſes aîles,
Et voloit pour vous enflammer.

Sur l'air, *Il eſt une Sophie, &c.*

BAbet m'a ſû charmer,
Babet a ma tendreſſe,
Qui voudroit m'en blâmer
N'a pas vû ma maîtreſſe;
C'eſt un air ſi fin,
Une taille, un ſein,
C'eſt la plus belle fille!
N'eût-elle que des jupons courts,
Et ſon corſet d'à tous les jours,
Vous diriez, fuſſiez-vous un ours,
Babet, que t'es gentille!
Babet, que t'es gentille!

Quand Babet a dit oui,
C'eſt oui qu'il faut comprendre;
Chacun eſt réjoüi
Si-tôt qu'on peut l'entendre:
C'eſt la vérité,
La ſimplicité.

Point de détours de fille,
Fut-ce le soir ou le matin
Qu'on la voie, adieu le chagrin;
Qu'elle chante, on est tout en train.
Babet, que t'es gentille!
Babet, que t'es gentille!

Un gros fermier d'ici
A dit: Babet, je t'aime:
Je mourrai de souci,
Si tu n'en dis de même.
Tiens, veux-tu de l'or?
De l'argent encor?
Tiens, prens-en; prens, ma fille:
Mais elle: Bon... Allez, Monsieur,
Quoique pauvre, j'ons de l'honneur.
Quand j'ai fû ça, j'ai dit d'un cœur:
Babet, que t'es gentille!
Babet, que t'es gentille!

J'irai trouver Babet,
J'irai trouver sa mere;
Non, d'abord en secret...
Mais je crains sa colere.

Je lui parlerai,
Oui, je lui dirai :
Ah ! Babet ! ah ! ma fille !
Si tous les jours je ſuis tes pas,
C'eſt que l'amour & tes appas...
Tiens, je... Oui... Non, je ne mens pas :
Babet, que t'es gentille !
Babet, que t'es gentille !

Sur l'air, *Du Pot au noir.*

ON dit que je ſuis gentille ;
Mais pour moi je n'en ſai rien :
Quand on eſt honnête fille,
On eſt toujours aſſez bien :
Mais l'amour de moi s'empare,
Sans que j'y puiſſe pourvoir,
Gare, gare, le pot au noir.

La ſaint-Jean ce fut le terme,
Où mon pere prit chez nous
Colin pour mener ſa ferme ;
Et ce garçon vaut beaucoup.
Jamais on ne le rembarre,
Car il fait bien ſon devoir.
Gare, gare, le pot au noir.

Je ſuis plus morte que vive,
Lorſque je ne le vois pas;
Et quand le ſoir il arrive,
De loin je connois ſon pas.
S'il tarde un peu, mais c'eſt rare,
Je ſuis toute au déſeſpoir.
Gare, gare, le pot au noir.

Quand je le trouve à la grange,
Mon corſet gêne mon ſein.
Si devant moi Colin mange,
Je voudrois mordre en ſon pain;
S'il me parle, je m'égare,
Et je me ſens émouvoir.
Gare, gare, le pot au noir.

Sur ſon lit Colin ſommeille,
Quand il a pris ſon repas;
J'irai lui pincer l'oreille,
Ou le tirer par le bras.
Quoique le tour ſoit bizarre,
Je le ferai dès ce ſoir,
Gare, gare, le pot au noir.

Le ſoir même la fillette,
Au lit de Colin alla ;
Et l'amour vers la couchette,
Quoiqu'à tâtons la mena :
Mais ſous ſes piés une barre
Sur le garçon la fit cheoir.
Gare, gare, le pot au noir.

En ſurſaut Colin s'éveille.
De ce qu'à Jaimette il fit,
Vous vous doutez à merveille,
Et cela perd au récit.
Aux plaiſirs qu'amour prépare,
Si l'on offre le miroir,
Gare, gare, le pot au noir.

Sur l'air, *L'autre jour étant assis, &c.*

Est-ce au faîte des grandeurs
Que le vrai bonheur réside?
Est-ce au comble des honneurs
Que la volupté préside?
Non: mais, joüir sans bruit
D'un objet qui nous aime,
Bon vin, un bon ami;
Voilà le bien suprême.

Loin de tous yeux indiscrets,
Suis-je près de ma Bergere?
Vois-je mousser un vin frais
Dans un vase de fougere?
Assis à mes côtés,
Un ami véritable
Reçoit-il nos santés?
Mes Dieux sont à ma table.

Iglé reçois le ſerment
Que la vérité m'inſpire ;
Tes yeux verront ton amant
Toûjours ſous le même empire.
Si jamais dans mon cœur
Le tems éteint ma flamme,
Pour derniere faveur,
Parques, coupez ma trame.

Je ne veux point que mes jours
Survivent à ma tendreſſe.
Sans amis ou ſans amours,
Qu'ai-je beſoin de vieilleſſe ?
Leur cœur eſt le ſeul bien
Qui ſoit digne d'envie ;
Après eux il n'eſt rien
Qui m'attache à la vie.

SUr le bord d'un ruiſſeau
Qu'agitoit un doux zephire,
Je vis ſous un ormeau
Tircis près de Themire ;
Je me gliſſai près d'eux.
Themire étoit diſtraite ;
Et ſans lever les yeux,
Par des nœuds
Ornoit ſa houlette.

Le Berger eſt charmant,
Et n'a nul trait qui ne plaiſe.
Son âge eſt de vingt ans :
La Bergere en a ſeize.
La plus charmante fleur,
Au lever de l'aurore,
Par ſa vive blancheur,
Sa fraîcheur,
Plairoit moins encore.

Pourquoi, disoit Tircis,
Mon cœur craint-il ton absence?
C'est qu'en proie aux ennuis
Que chasse ta présence,
Loin de ton œil vainqueur
Je languis, je soûpire;
Il n'est nulle douceur
Pour mon cœur
Que près de Themire.

Le jour n'a de beauté
Que quand je la vois paroître:
Elle est ma volupté;
Elle seule en fait naître.
Ces troupeaux si chéris
Qui savoient tant me plaire,
Me sont d'un moindre prix
Qu'un soûris
Que fait ma Bergere.

Tircis lui prit la main:
Elle lâcha sa houlette.
Un baiser sur le sein
Acheva sa défaite:

Un buiſſon me cacha
Tircis & la Bergere ;
L'amour après cela
S'envola
Le dire à Cythere.

LA METAMORPHOSE

D'UNE BERGERE EN OILLET, A ISMENE.

ROMANCE.

Sur l'air *de celle d'Alexis.*

JAdis il fut une Bergere
Pleine d'appas ;
Cruelle, farouche, ſévere,
Comme on n'eſt pas.
S'il lui venoit un Berger tendre
Qui larmoyoit,
Elle refuſoit de l'entendre,
Ou bien fuyoit.

Il étoit au même village,
La jeune Alis :
Douceur dans l'ame, en son visage,
Roses & lis,
Taille de nymphe, air de noblesse,
Ferme embonpoint ;
D'Alis on aimoit la sagesse
De l'autre point.

Celle-ci trouve Alis aimable,
Et le lui dit :...
La belle Alis d'un air affable
Le lui rendit.
Soyons, dirent-elles, ensemble
Incessamment :
Le lien qui deux cœurs rassemble,
Est bien charmant.

Leurs troupeaux, lors de mêmes herbes
Toujours paissoient,
Toujours dans les mêmes gerbes
Se reposoient.

Sans Alis l'amie étoit blême,
Prête à perir :
Sans elle Alis étoit de même
Prête à mourir.

Alors Alis devint si belle,
Qu'on en parla.
En paſſant, on diſoit : C'eſt elle ;
Ha ! la voilà!
Le fils du Roi ſur ſon paſſage
Vient, & la voit ;
Et la belle eut en mariage
Le fils du Roi.

L'amie au lieu d'en avoir joie,
En eut dépit.
Aux ſoupirs ſon cœur fut en proie
Sans nul répit.
Le lis fit place à la jonquille
Sur ſon blanc ſein :
Elle ſeche, & la pauvre fille
Mourut enfin.

A ſa mort les Dieux l'ont changée
En cet œillet,
Et leur juſtice s'eſt vengée
Avec ſujet :
Mais s'ils changeoient en fleurs & roſes
Les cœurs malins,
Nous en aurions toujours d'écloſes
Dans nos jardins.

Comme œillet fut hors de tout blâme
Quant à l'honneur ;
De la vertu qu'elle eut dans l'ame,
Elle a l'odeur :
Mais l'ame chaſte, l'air modeſte,
Sont ſans appas,
Si l'eſprit, le cœur & le reſte
N'y répond pas.

Voici pour votre fête, Iſmene,
Ce pauvre œillet.
Votre exemple croîtra ſa peine
Et ſon regret.

C'eſt peu, ſaura cette inhumaine,
Que de charmer,
Il faut que de vous elle apprenne
A bien aimer.

Vous l'inſtrairez par votre uſage,
Qu'en amitié,
Le mal, le bien, tout ſe partage
Par la moitié.
Et qu'un cœur qui penſe de même,
Priſe le bien,
Et le bonheur de ce qu'il aime,
Plus que le ſien.

OXFORD - TAYLOR INST -

ELEGIE.

Traduction libre d'une Elegie de Tibulle.

LE jour, ô Cerinthus, où ton ame asservie
Me reconnut pour son vainqueur :
Ce jour fut le plus beau de tous ceux de ma vie.
Le tendre amour qui jamais ne l'oublie,
Lui-même l'a nommé la fête de mon cœur.
Aimable & cher amant, la Parque à ta naissance,
Versant sur toi ses plus rares faveurs,
Te prodigua des charmes séducteurs,
Dont tous les cœurs devoient ressentir la puissance.
Oui ; mais il n'en est point dont l'amoureuse ardeur
Puisse égaler la violence
Du feu dont je ressens la brûlante fureur.
Qu'elle me plaît, ô Ciel ! si son charmant auteur
Porte dans le fond de son ame
L'amour... O Cerinthus, au nom de tes beaux yeux,
Brûle pour moi d'une pareille flamme.
Viens, que nos larcins amoureux
Par nos tendres transports puissent prouver nos feux.
Accours, viens dans mes bras jouïr de ma tendresse ;
Par toi, je t'en supplie, & même au nom des Dieux.

Et vous, grands Dieux, témoins de ma foiblesse,
Si Cerinthus vous intéresse
Prêtez l'oreille à mes accens;
Recevez mes soupirs, mes vœux, & mon encens:
Faites que de moi seule il s'occupe sans cesse.
Si pour un autre objet le perfide s'empresse,
Refusez-lui votre secours.
Et toi, belle Venus, ô puissante Déesse,
Ote-moi mes liens, ou qu'il m'aime toûjours.
Mais, non, attache-nous d'une si forte chaîne,
Que le cruel destin, que la mort inhumaine
Ne puisse jamais rompre un lien si parfait.
Il fait les mêmes vœux: mais une fausse honte,
Qu'un jeune homme timide avec peine surmonte,
Le retient en public: il se taît à regret;
Mais, ô Venus, je sai tout ce qu'il pense,
Qu'importe son silence;
Et puisque tu connois le cœur le plus discret,
Exauce-le toûjours, qu'importe à ta puissance
Qu'il te prie en public, ou te prie en secret.

PIECES EN VERS.

A ISMENE,

En lui donnant une Bougie.

VAs, petite bougie, éclairer ma Bergere :
Lorſqu'elle n'aura pas le ſecours de mon bras,
Prête lui ta foible lumiere ;
Préſerve-la de faire des faux pas ;
Je n'entens point de ceux que le cœur nous fait faire,
Un cœur tel que le ſien ne les redoute guere,
Et le flambeau de la raiſon,
Qui marchant devant elle inceſſamment l'éclaire,
Te donnera la premiere leçon
Pour bien faire ton miniſtere.
Que tes feux, s'il ſe peut, égalent ſes vertus.
Si ta cire avoit un langage,
Je te dirois : Peins-lui l'amitié qui m'engage :
Mais meſure tes mots, ne lui dis rien de plus.
Hé ! que me ſerviroit d'en dire davantage ?

A PHILIS.

MEs chers agneaux, éloignez-vous ;
Fuyons de ce triſte bocage,
Je ne puis vous trouver un meilleur pâturage :
Mais paſſons en des lieux qui me ſemblent plus doux.
C'eſt près de cet ormeau, c'eſt ſur cette fougere,
Que ſouvent avec ma Bergere,
Je préſidois à vos heureux deſtins.
Agneaux, que ſouvent par ſes mains
J'ai vû parés des dons de Zéphire & de Flore,
Que je vous enviois ! Je vous envie encore ;
Vous connoiſſez peu les chagrins.
Je reſte malgré moi ſous ce paiſible ombrage.
Quoique tout m'y trace l'image
De mon bonheur paſſé, de mon malheur préſent,
Vainement tout m'y repréſente
Ces jours ſi fortunés, paſſés comme un inſtant,
Tout m'y redit auſſi : Ta Philis eſt abſente.
C'étoit dans ce réduit qui ſavoit me charmer
Qu'au tendre ſon de la muſette
Nos Bergers aſſemblés, la volage Liſette
Par ſes accents croyoit nous enflammer :
Elle chantoit, & la coquette
Etonna par ſes ſons, mais ne fit point aimer.

Philis ne chanta point ; ſous un prétexte honnête
Ma Bergere s'en défendit.
L'amour ſur plus d'un cœur en perdit ſa conquête,
Et Liſette s'en applaudit.

J'entrai ; Philis me prit pour l'ami de ſon frere.
Aimer tout ce qu'il aime, eſt pour elle une loi.
Je reçus d'elle un regard peu ſévere ;
Mais il n'étoit pas fait pour moi.
Quel trouble un regard ſeul inſpire !
Allons, brebis, allons, je m'éloigne à regret.
Reſtons... Non... Ciel. Je frémis, je ſoupire,
Ces lieux ont un pouvoir ſecret
Qui me charme, m'attriſte, & me chaſſe, & m'attire.
Hélas ! quel ſeroit leur empire,
Si j'y voyois Philis, ſeulement ſon portrait !
Il me ſemble la voir ſoûrire.
Ah ! Philis, eſt-ce vous ?... Mais que viens-je de dire ?
Je l'ai perdue, ô Ciel ! c'eſt là ton dernier trait,
A tes rigueurs il doit ſuffire.

Bergers qui voyez ſes appas ;
Non, ce n'eſt pas l'amour qui cauſe mes alarmes ;
C'eſt une amitié pure ; ils ne me croiront pas.
Peut-on n'être qu'ami quand on a vû ſes charmes ?
Ils le diront : je leur pardonne, hélas !

PORTRAIT D'EGLE'.

EGlé, je fais des Vers, & ce n'eſt pas pour vous.
J'ai brûlé de l'encens pour Iſmene & Themire,
De vous en préſenter il m'eût été bien doux:
Mais ſur votre ſujet je n'avois rien à dire.
Ne vous mettez point en courroux;
Vous plaiſez, je le ſai, mais ſans ſoins, ſans allure.
Vos geſtes tout unis ſemblent faits par hazard;
Rien ne reſſent chez vous les grimaces, & l'art
Ne prête rien à la nature;
Ignorez-vous que l'art eſt un devoir?
Qu'une femme ſans art ne peut être jolie;
Qu'il faut que ſes regards dictés par le miroir,
Soient l'effet de l'étude, & le fruit du génie?
Auſſi quand vous entrez dans une compagnie,
Vous la charmez ſans le ſavoir.
Qu'on jaſe dans un cercle, & qu'on parle à la ronde,
Vous répondez fort bien, car il faut qu'on réponde;
Mais devant vous, adieu tous les contes plaiſants,
Adieu tous les propos ſur la brune & la blonde;
Adieu tous mots ſuſpects, & tous traits médiſans;
Et vous contraignez tout le monde.
Vous badinez pourtant, & même de bon cœur;

Votre ſoûrire eſt fin, ſur-tout à la ſourdine ;
Mais que nous ſert ce ſoûrire enchanteur ?
C'eſt la raiſon en bel humeur,
Et c'eſt la vertu qui badine.
Que de gens vous gênez par votre air circonſpect !
D'abord tout jeune fat l'eſt moins à votre aſpect,
Il conſulte vos yeux pour l'air de ſon viſage ;
Et l'amour devant vous déguiſant ſon langage
Joue humblement le rôle du reſpect.
Je vous connois pourtant une foibleſſe.
Oui, oui, je la connois, & non pas d'aujourd'hui.
Je vous ai vû verſer des larmes de tendreſſe,
Et pleurer ſans effort ſur le malheur d'autrui.
Eſt-ce qu'à dix-huit ans le malheur intéreſſe ?
Mais pour trancher d'un mot, vous avez le cœur haut,
L'eſprit vif & liant, l'ame compatiſſante ;
Mais vous n'avez au plus que cent louis de rente,
Il vous falloit bien un défaut.

FIN.

PIECES NOUVELLES

Survenues pendant l'impreſſion des précédentes.

CHANSON

Sur l'Air, *A notre bonheur l'amour préſide.*

JE reconnois le triſte bocage
Si funeſte à ma tranquillité ;
C'eſt ſur ce gazon, ſous cet ombrage,
Que j'ai perdu ma félicité ;
C'eſt là que Tircis ſur ſa muſette
D'une ardeur parfaite,
Exprimant les feux,
J'ai fait l'aveu de l'amour extrême,
Qui malgré moi-même
Parut dans mes yeux.

Certaine rougeur ſur mon viſage,
Mon air diſtrait, mon ſein agité,
Mon innocence, mon peu d'uſage,
Tout lui dévoiloit la vérité :
Il me prit la main, j'étois tremblante ;
Mon trouble s'augmente

A chaque moment.
Pour combattre le feu qui l'anime,
Ma bouche s'exprime,
Mon cœur la dément.

Oui, Themire : oui, je vous adore,
Me disoit-il, & si tendrement;
Que je ne voye jamais l'aurore,
Si je cesse d'être votre amant,
Si je renonce au soin de vous plaire.
D'une autre bergere
Si je suis les pas,
Que le tendre amour qui voit ma flamme,
Ne livre mon ame
Qu'à des cœurs ingrats.

Ce Ruisseau, ces Fleurs, cette Verdure,
Et la présence de mon vainqueur;
Dans cet instant, tout dans la nature
Paroissoit s'unir contre mon cœur.
Les premiers efforts de sa tendresse,
Sont par ma sagesse
D'abord repoussés;
Je n'ose en exprimer davantage,
Il devint volage :
C'est en dire assez.

CONTES.

QUI PERD GAGNE.

SAns ſon chien, même ſans houlette,
Errans dans des ſentiers incertains, tortueux,
Le beau Tircis piqué des froideurs de Nannette,
Maudiſſoit les rigueurs d'un amour malheureux,
Le tendre écho frappé de ſa langueur extrême,
Rediſoit ſur ſes pas mille accents douloureux,
Et parmi des hélas, ils répétoient tous deux;
Après tant de mépris, faut-il donc que je l'aime?
Les larmes, les ſoupirs, un langoureux maintien,
Très-ſouvent ne menent à rien,
Pour Tircis, plus heureux que ſage,
Son chagrin le mena dans un ſombre bocage,
Que l'amour, Jardinier malin,
Avoit jadis planté pour ſon uſage,
Et pour uſage clandeſtin.
Nannette pour Tircis avoit un cœur ſauvage,
Dur aux amours, mais elle atteignoit l'âge,
Ou devant un amant,
Charmant,

Fillette rarement,
Se défend,
Si ſa raiſon prudente & ſage,
Ne ſçait pas combattre en fuyant.
Docile à ſes conſeils, la timide bergere,
Evitoit tous les lieux où ſe trouvoit Tircis;
Mais lorſqu'on fuit un amant qui peut plaire,
Tel ſoin ne fut jamais la marque du mépris.
Pour éviter tout badinage,
Et dérober ſon cœur à l'ardeur de ſes feux,
Elle vint ſe cacher dans ce même bocage,
Où Tircis méditoit des efforts plus heureux.
Que voi-je? O Ciel! Tircis? hé quoi, dit-il, bergere,
Vous ne cherchez qu'à m'éviter!
L'ardeur de mon amour ſincere
Dans ces lieux un moment ne peut vous arrêter!
Si mon trépas pouvoit vous plaire,
Cruelle, au même inſtant je peux vous contenter.
Quoi, lui dit-elle, encor ce douloureux martyre?
M'en fatiguerez-vous toujours?
N'aurez-vous donc jamais autre choſe à me dire?
Vous ſçavez que j'abhorre un Berger qui ſoupire,
Et vos tons larmoyans feroient fuir les amours.
Adieu Tircis. Hé non, reſtez, belle bergere,
Laiſſez mes triſtes yeux joüir de vos regards;
Taiſez-vous, & je reſte; ou parlez, & je pars;
Entre nous deux c'eſt un accord à faire:

Quoi, ne rien dire ? rien. Mais vous, le pourrez-vous?
Oui... je vous jure, accordons-nous,
A tenter un peu cette affaire ;
Mais qui de nous ne pourra pas ſe taire,
Au moindre mot s'oblige à donner un agneau
Le plus beau, le plus blanc, qui ſoit dans ſon troupeau :
Soit, j'y conſens. D'abord un grand ſilence
S'obſerva par nos deux amants :
Mais que l'amour, ſuivant la circonſtance,
Rend ces ſilences-là parlants,
Et leur fournit une vraie éloquence !
La prunelle d'abord hazarde ſa ſcience,
Enſuite les regards ſont plus intéreſſants,
Et le cœur s'abandonne à leur douce influence ;
Des regards, aux ſoupirs, des ſoupirs aux tranſports,
On s'émancipe ; après quelques efforts
D'un bouquet on fit le pillage,
Un ſouris indiſcret fut cauſe de l'outrage.
La Bergere parut s'irriter : mais hélas !
Bien-tôt Tircis l'irrita davantage.
Après les fleurs il pilla les appas.
L'amour le doigt levé diſoit : Ne parlez pas ;
Auſſi fit-on ; par degrés dans Cithere,
Tircis entre en vainqueur, après quelques combats,
Sans que Nannette fût comme elle avoit pû faire
Pour permettre le premier pas.
Enfin au milieu du myſtère

Elle leva les yeux par l'amour embellis,
Et ſoupira ces mots : Ah, Tircis ! ah, Tircis !
Je meurs, je pâme, & je perds la gageure ;
Mais trop contente, je te jure,
Car c'eſt gagner que de perdre à ce prix.

L'ECRITOIRE.

IL m'a paru toujours auſſi juſte que clair,
Que femme à Procureur eut du goût pour ſon clerc ;
C'eſt la raiſon. L'un froid, atrabilaire,
Souvent dans ſa maiſon croit être encor aux plaids,
Et moins gai que ſa robe, avec un air ſévére,
Au moindre mot qui lui déplaît,
Interpelle chez lui ſervante, & chambriere,
Et ne prend d'autre ton que celui du Palais ;
L'autre ſouvent ne ſçait que celui de Cithere,
Et par tel qui n'y ſonge guere,
Souvent avec ce ton ſe fait payer ſes frais.
C'eſt la regle, on le ſçait, ſans ces accords ſecrets
Un Procureur, dont l'eſprit d'habitude,
Se ſent toujours chargé d'un fond d'inquiétude,
N'épouſeroit jamais de fille dans ſa fleur,
Si l'on n'avoit pas certitude
Qu'en épouſant un Procureur,
On épouſe auſſi ſon étude :

Oui, ſon étude, & j'ai connu
Un vieux Procureur biſcornu,
Oh, qu'il le méritoit ! il avoit pris pour femme
Certain tendron, qui deſſervoit la flamme
De deux Clercs vigoureux amants,
Et recevoit encor ſans crainte d'aucun blâme
Les novices épanchemens
D'un jeune Clerc de dix-ſept ans.
Peut-être l'on prendra ceci pour vaine hiſtoire:
J'en juge, dira-t-on, ſur des récits douteux;
Mais écoutez: voici, ſi j'ai bonne mémoire,
Un fait ſur ce ſujet plus difficile à croire,
Certain pourtant comme un & un ſont deux.
Jadis les Procureurs portoient à leur ceinture,
L'Ecritoire pendue à deux bouts de cordons,
Ils en étoient plus prêts pour faire une écriture.
Mais autres temps, autres façons.
L'un d'eux avoit pour femme aimable créature,
Qui par beſoin, ou bien par aventure
Reçut d'un Negre Amériquain.
Si vous voulez, d'un Afriquain,
Le plaiſir qui nous met au monde:
Quel goût un Afriquain ! mais reliſez Joconde,
Vous y verrez un Ange féminin
Cueillant des voluptés entre les bras d'un nain.
La Procureuſe enfin ſe trouve mere,
Accouche d'un enfant, dont l'indiſcrette peau

Portoit le cachet de ſon pere.
Une voiſine accourt ; il ne ſeroit pas beau
Que votre époux, dit-elle, eût vent de cette affaire,
Quelques ſoupçons pourroient lui monter au cerveau:
Je cours le prévenir. Il étoit au barreau.
Monſieur, écoutez-moi, Madame eſt accouchée :
De quoi? d'un gros garçon : ce chef-d'œuvre nouveau
Fait voir combien Madame au pere eſt attachée,
Car vous vous reſſemblez comme deux gouttes d'eau,
Si ce n'eſt par le teint, dont la couleur eſt biſe.
Mais confeſſez le cas avec franchiſe :
Je gage qu'étourdiment
Trouvant ſur un ſopha votre épouſe étendue,
Vous l'aurez carreſſée en Procureur galant,
Avec cette Ecritoire à votre habit pendue,
Que vous portez inceſſamment.
Vous l'avez dit, une fois ſeulement :
Hé bien, vous avez fait avec votre écritoire
Un beau miracle aſſurément.
Un peu d'encre a coulé, voilà certainement
Ce qui fait que la peau du petit eſt plus noire,
Que n'eſt l'exploit d'un vieux Sergent.

LA GAGEURE.

DAmon jeune homme vigoureux
Prit jeune fille en mariage,
Qui comptoit ſes quinze ans accompagnés de deux.
Par-deſſus ce mérite, elle avoit en partage
Tant d'appas, que l'amour dans ce nouveau ménage
Ne devoit pas rougir d'accompagner l'hymen.
Le jour pris pour cet aſſemblage,
Quand le Prêtre ſur eux eût dit tous ſes amen,
Et les ſermons que mieux que la ſainte Ecriture
Dans notre cœur docile imprime la nature,
L'époux, & ſon épouſe en obſervant les rangs,
Sortent du Temple eſcortés des parens.
De jeunes gens amis la troupe curieuſe
Aſſaille les conjoints de mille embraſſemens,
L'un d'eux dit à l'époux : ô nuit délicieuſe !
Que tu vas paſſer là ! que de contentement !
A voir cet incarnat dont ton viſage brille,
Et l'amour empreſſé qui dans tes yeux pétille,
Je gage cent louis que tu ne pourrois pas
T'abſtenir une nuit de fripper ſes appas.
Cent louis ? une nuit ? je gage une ſemaine,
Dit l'époux, même deux, & je gagne ſans peine;
J'ai ſur moi trop d'empire. Oh, tant que tu voudras,

Dit l'autre: hé bien, gageons ; mais comment le saurai-je,
Jamais de deviner je n'eus le privilége.
Mon épouse, sa mere, & parens courroucés,
Si tu ne me crois pas, te le diront assez ;
L'affaire d'elle-même amenera sa preuve.
Tout en riant sur gageure aussi neuve,
En tierce main l'on remit les enjeux ;
Ils rejoignent la nôce, on boit, on mange, on danse,
On prit quelques faveurs, suivant la circonstance :
Enfin, tout alla pour le mieux.
Je passe le tableau d'une scene aussi belle,
La nuit vint, & vint avec elle
L'instant fripon, l'instant du cochemard.
Allons, ma fille, allons, dit la mere prudente ;
Il est minuit sonné, vous voyez qu'il est tard :
Il faut aller coucher. La fille obéissante
Danse encore un menuet, s'esquive, sort, & part,
Aussi-bien que Damon, la mere, & deux femelles.
Cette mere n'épargna rien
De ces sottises maternelles,
Dont le lecteur se doute bien.
Enfin ils sont couchés : bon soir, couple fidéle,
Si dormir, & ronfler toute la nuit s'appelle,
Passer une très-bonne nuit.
L'époux la passa bonne, & l'épouse du lit
Sortit pucelle, & très-pucelle,
Si pucelle elle étoit avant qu'elle s'y mit.

Le lendemain la mere interroge la belle.
Une mere aime aſſez telles deſcriptions ;
J'ignore le motif. Ma fille, lui dit-elle,
Damon a-t-il pour vous eû de bonnes façons ?
Un homme eſt ſi brutal, que j'ai ſujet de craindre.
Ah ! dit-elle, maman j'aurois tort de m'en plaindre,
Et ſi j'ai peu dormi, c'eſt bien ma faute à moi,
Car il ne m'a rien dit. Rien, dit la mere : quoi....
Ah, ah, cette froideur a droit de me ſurprendre.
Damon arrive, on le lui fit entendre,
N'êtes-vous point malade ? êtes-vous mécontent ?
Hé bien, Damon, quand ſerez-vous mon gendre ?
Il ne répondit rien, c'eſt qu'il eſt impuiſſant
Et ma fille eſt trompée : ha Dieux ! quel accident !
Huit jours après, c'eſt un nouveau tumulte,
La famille s'aſſemble, on agite, on conſulte,
Et le fait dûment diſcuté,
Vîte à l'Officialité,
Il faut préſenter ſa requête,
Demander qu'il ſoit fait enquête.
Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait.
Le Juge répond au placet,
Que pardevant-moi l'on l'aſſigne.
Il comparoît, répond fort mal,
Et pour procédé déloyal
D'avoir entrepris fait dont il n'étoit pas digne,
A rendre fille & dot il ſe vit condamné,

Frais, intérêts, & de plus aumôné.
Le lendemain la mere amene une voiture
Chez le pauvre homme; on l'accable d'injure;
On démeuble la chambre, on emporte, on détend,
On charge les balots; cependant à meſure
Que le Crocheteur deſcend,
La mere alloit, venoit; la pauvre mariée
La prunelle demi-mouillée,
Couſoit quelques paquets; bref, il ne reſtoit plus
Qu'un lit de camp, la pêle, & la pincette,
Qui lors n'étoient pas deſcendus.
Adieu, Monſieur, dit la fillette,
En ſe tournant vers ſon défunt époux,
La garde d'un ſérail eſt ce qu'on vous ſouhaite.
Le mari d'un petit air doux
Sans ſe hauſſer, va fermer les verroux,
S'approche, la prend, & la jette
Tout de ſon long ſur la couchette.
Ouvre, diſoit la mere à la porte. Ah maman!
Répondit-elle, en bégayant,
Tout eſt changé, renvoyez la charette.

STANCES CONTRE L'AMOUR.

Joyeux auteur de tous mes maux,
De ma raiſon fougueux Antagoniſte,
M'es-tu donné pour troubler mon repos ?
Eſt-il quelqu'un qui te réſiſte ?

Source éternelle de débats
Entre l'eſprit & la nature,
Envain contre toi je combats,
Ta victoire n'eſt pas moins ſûre.

Sous l'Ægide de la raiſon,
Enveloppé de la ſageſſe,
Je me crois fort, vois-je un tendron,
Ma vertu n'eſt plus que foibleſſe.

L'eſprit plus foible que le corps,
Dans ſa complaiſance aſſaſſine,
Laiſſe alors agir les reſſorts,
Ne pouvant régir la machine.

Tel que de foibles matelots
Qu'une affreuſe tempête étonne,
Laiſſent voguer au gré des flots
L'eſquif que leur art abandonne :

De même au gré de mes déſirs,
L'eſprit ſe prête à ma foibleſſe ;
Heureux ſi par les repentirs
Il regagne enfin la ſageſſe.

FABLE.

LEs mains dans ſon pourpoint & faiſant le gros dos,
Un voyageur marchoit dans un ſombre paſſage :
Un caillou ſous ſes piés placé mal-à-propos,
Le fit tomber à plat ſur le viſage.
Lui ſe plaignant, quelqu'un lui dit :
Où donc étoient vos mains pour n'en point faire uſage ?
Je les avois dans mon habit.
A tout évenement préparer ſon eſprit,
Fut de tout tems le bouclier du ſage.

SATYRE*

Contre le goût des ouvrages Poiſſards.

Quoi, c'eſt donc là l'eſprit qui fait briller les hommes?
On admire cela dans le ſiecle où nous ſommes!
O ſage Deſpréaux, dont la Muſe en courroux
D'Apollon vieilliſſant ſçut vaincre les dégoûts:
Toi dont l'eſprit verſant le fiel de la Satyre,
Sut venger le bon ſens en l'excitant à rire;
Prête-moi, s'il ſe peut, contre un ſi triſte affront,
Tes traits dont tu flétris le burleſque Scaron.
Tes préceptes ſenſés, tes leçons, tes maximes,
Du Parnaſſe françois ont ſû chaſſer les crimes;
Le verbe avant le nom n'oſa plus ſe placer,
Et la rime avec choix apprit à s'enchaſſer;
La meſure fut juſte, & l'hémiſtiche ſage
Suivit exactement ces loix & ton uſage.

* Je dois cette juſtice à l'Auteur qu'on pourroit ſoupçonner que j'ai en vûe dans cette Satyre, d'avoüer au moins qu'il excelle dans l'eſpece de Burleſque que j'attaque: or exceller eſt toûjours un mérite; & que de plus, il a écrit avec ſuccès dans d'autres genres. Tel prétend à la qualité d'Auteur qui n'a ni l'un ni l'autre de ces avantages.

La raiſon en frémit, mais ſoumit ſes appas
Au cercle plus étroit où tu la reſſerras.
Ce ne fut point aſſez ; & régent & modele
Aux plus exactes mœurs ta Muſe fut fidele ;
Jamais un mot hardi dans tes tableaux divers
Ne ſouilla tes ſujets auſſi purs que tes vers.
Cet heureux temps n'eſt plus : les marchés & les halles
Infectent les eſprits des jargons les plus ſales :
C'eſt un marais bourbeux que le ſacré Vallon,
La fange y cache aux yeux les tréſors d'Apollon ;
Ou ce Dieu bien plutôt exilé du Parnaſſe,
Au burleſque Poiſſard vient de céder la place.
Ce tyran du bon ſens redoublant ſes efforts,
Abuſe impunément des ſublimes eſſors,
Pour digne à ſes forfaits, qu'un Poëte, un génie,
Etale des beaux vers l'élégante harmonie ;
Que la raiſon ornant ſes plus doctes chanſons,
Prodigue autant d'eſprit qu'elle enfance de ſons :
Le Poiſſard indigné de ces talens ſuperbes,
Oppoſe effrontément quelques méchants proverbes ;
Et ſans art vomiſſant de ſon rauque goſier
Des fades jeux de mots l'aſſemblage groſſier,
Le peuple de ces traits & le Juge & le Maître,
Pour ne pas l'approuver ſait trop s'y reconnoître.
Il admire ; & Phébus en ces honteux combats
Pour la ſeconde fois eſt jugé par Midas.

Oserois-je, en Docteur, seulement pour la forme,
Donner quelques avis & prêcher la réforme ?
O jeunes imprudens ! car il n'est que trop sûr
Que ce stile n'est pas celui d'un esprit mûr :
Evitez avec soin s'il en est temps encore
Ce goût bas & rampant que le bon sens abhorre.
Rendez aux habitans que voit le Pilori,
Ce langage par vous si tendrement chéri ;
Et laissez aux fureurs d'une bouche haranguere,
La grossiereté qui vous est étrangere.
Oui : mais me répondra quelqu'Auteur insulté,
C'est là mon genre à moi, j'aime la liberté.
Quand au hasard, je fais galopper par la ville
La Tulippe & Margot montés en Vaudeville ;
Ou qu'en Vers à six piés, si vous voulez, mécham,
Je rime des jurons divisés par des chams,
Parlez, répondez-moi, critique téméraire,
Quel mal à mes lecteurs mes Vers peuvent-ils faire ?
Aucun si vous voulez ; car sans trop vous flatter,
Un seul jour à vos yeux les voue au mépris.
Mais si j'en parle moi, ce n'est que pour vous-même,
& c'est moins le lecteur, que votre bien que j'aime.
Il est tant de moyens pour briller en ces lieux,
On peut s'y faire un nom sans un stile odieux.
Tout rimeur, je le sçais, ne peut sur le Parnasse
Se voir près de Corneille, ou coudoyer Horace ;

Mais sans grimper si haut, ni sans descendre trop,
On compte plus d'un rang de Virgile à Marot.
Pourquoi donc nous forcer, gênés dans nos suffrages
De loüer votre esprit, en blâmant vos ouvrages?
Que j'aime un clair ruisseau, qui tranquille en son lit
Se perd parmi les fleurs que son cours embellit!
Mais un fossé bourbeux, vil égout de latrines,
Je fuis à son aspect, en bouchant mes narines.
Trop aveugles sur nous, nous n'examinons pas
Ce que notre penchant prépare sous nos pas:
On t'admire, on se plaît soi-même, on se caresse;
Je suis seul en mon genre, unique en mon espece.
Quelle espece, grands Dieux! sans peine & sans tourment,
Mieux que vous la poissarde en fait le rudiment.
N'allez pas m'alléguer que c'est un badinage
Dont on peut, quand on veut, dépouiller le langage.
Quand l'esprit dans le vice est une fois tombé,
Que les plis en sont pris, ou le vase imbibé;
En vain à l'habitude on cherche des barrieres,
Et l'on a pris le goût en prenant les manieres.
Quand le vainqueur d'Arbelle eut rangé sous sa loi
Les Peuples, les Etats, l'empire du grand Roi;
Et qu'après trois combats il eut dans Babylone,
Des Perses renversé la puissance & le Trône;
L'imprudent aussi-tôt libre de soins pressans,
Endossa le premier la robe des Persans.

Capitaines, Soldats, Courtisans, Philosophes,
Vêtirent à l'envi de semblables étoffes :
A l'exemple du Roi chacun dans son accès,
Le plus loin qu'il pouvoit, fut porter cet excès,
Et l'on vit les vainqueurs pour dernières merveilles,
Parés de bracelets, & de boucles d'oreilles.
Mais le vice filtrant au travers des habits,
De ces braves guerriers fut changer les esprits ;
Et l'on vit ces Héros, ces vainqueurs du Granique,
Persans par la valeur, comme par la Tunique.
Leur histoire est la vôtre, & tel est le danger,
Où votre nouveau goût pourroit vous engager.
Sans trop vous informer, si la cause est honnête,
Vous savourez l'encens qu'on vous jette à la tête :
Mais si comme a prêché certain illustre Auteur,
L'esprit se sent toûjours des bassesses du cœur,
Jugez par son avis plutôt que par le nôtre,
Si c'est par vos écrits qu'on doit juger du vôtre.

L'IMPROMPTU DE THALIE, OU LA LUNETTE DE VERITÉ.

ACTEURS.

THALIE.

MERCURE.

UN VIEILLARD.

UN PROCUREUR ET SA FEMME.

UN FAT.

SON VALET.

ERASTE.

DAMON.

COLETTE.

COLIN.

MATHURIN.

SCENE PREMIERE.

MERCURE ET THALIE.

MERCURE.

C'Eſt dans ces lieux, ô coupable Thalie,
Que Jupiter vient de vous reléguer !
Mais que pouvez-vous alléguer
Pour excuſer la biſarre folie,
Qui des Cieux à l'inſtant vous a fait exiler ?
Car de quel autre nom pourrois-je l'appeller ?

THALIE.

Quoi, pour un mot, une plaiſanterie,
Qui m'eſt ſans le vouloir échappée en paſſant !
Eſt-ce un crime après tout, & ſi noir & ſi grand,
Pour que des Cieux.....

MERCURE.

Ah Thalie ! Ah Thalie !
C'eſt un métier bien dangereux
Que celui des bons mots & de la réparie ;
Et on s'en tire pas qui veut.

Un mot échappé, une saillie
Que l'on prend pour un rien, la troupe des rieurs
Exalte le bon mot, fruit de l'étourderie;
De bouche en bouche il vole, & jamais ironie
N'a paru sans admirateurs.
Mais dupe les Cieux ainsi qu'ailleurs,
On applaudit la raillerie,
Et l'on abhorte les railleurs.

THALIE.

En critiquant, suis-je hors de ma place;
C'est mon talent, c'est un droit qu'au Parnasse
Mes sœurs ont mis en mon pouvoir:
Pourquoi donc me punir d'avoir fait mon devoir?

MERCURE.

Vous l'étendez ce droit plus qu'il n'est légitime.
La critique toujours fut de votre ressort:
Mais sa borne est marquée; & sitôt qu'elle en sort
Sa licence devient un crime,
Qu'accompagne toujours la crainte ou le remord.

THALIE.

Mais dans ces lieux, hélas! que vai-je faire?
Neptune & le blond Apollon,
Des Cieux ainsi que moi relégués sur la terre,
Du métier de berger, de celui de maçon,

Se firent un manteau pour couvrir leur miſere.
Mais moi malheureuſe étrangere
Je vais y pétir :

MERCURE.

Je vous plains.
Vous entendez la comédie,
Vous poſſédez la poëſie,
Tous talents pour nourrir au moins très-incertains.
Des vers l'élégante harmonie
N'affranchit point ici des ſoins du lendemain.
Un vil mortel, du ſecours de ſa main,
Pourroit plutôt que vous y vivre avec aiſance,
Et dans ſa modique dépenſe
Chaque jour ſuffit à ſon pain ;
Que votre ſœur qui préſide à la danſe,
N'eſt-elle à votre place ! A l'inſtant l'opulence
Attirée à ſa cour n'en délogeroit pas :
Bientôt tous les mortels attachés ſur ſes pas,
De leurs biens, de leurs cœurs, lui préſentant l'hommage,
Ne croiroient pas payer, je gage,
Le moindre de ſes entrechats.
Et même ſi les Dieux plus doux dans leur colere
Vous laiſſoient ce génie heureux,
Dont vous ſçûtes doter les Renard, les Moliere,
Peut-être avec le temps votre ſort rigoureux
Pourroit briſer les trop fortes barrieres
Que Pluton met entre vous deux.

Mais privé de Nectar & sévré d'Ambrosie,
Votre génie en léthargie
Voulant par un goût neuf se singulariser,
Pour divertir viendra moraliser;
Et ne sentez-vous pas vous-même
Que votre esprit ne s'est trouvé jamais
Dans la détresse & la foiblesse extrême,
Dont il faudra qu'il éprouve l'accès.

THALIE.

Je ne le sens que trop, & je suis sans réplique.

MERCURE.

Encor si vous étiez muse de la musique.

THALIE.

Pourquoi prolonger mon tourment?
C'est un conseil en ce moment
Que j'exige, Seigneur Mercure:
Oui, puisqu'il faut subir ma cruelle aventure,
Répondez donc selon mon gré,
N'employez ni discours, ni détours, ni mystere;
Dites-moi ce que je ferai,
Et non ce que j'aurois dû faire.

MERCURE.

Puiſque vous voici ſur la terre,
L'uſage d'ici-bas doit vous juſtifier ;
Je prendrois mon parti ſans faire la ſévere,
Et ſuivant de l'hymen le flambeau ſalutaire,
Je chercherois à me lier
A quelque avare octogénaire,
Qui par pitié pour vous voudroit ſe marier.
Dans les Cieux on riroit de cet hymen profane,
Nous dirons des bons mots ſur la punition :
Mais que ſeroit-ce donc ſi vous étiez Diane
De quelque jeune Endymion ?
Ne vous mettez point en colere :
A la Déeſſe de Cithere
Je ne donnerois pas de plus ſages avis ;
Et je ſuis ſûr qu'ils ſeroient bien ſuivis.

THALIE.

Vous me faites ſentir un peu cruellement
Le malheur qui m'accable, & je ne ſai comment.....

MERCURE.

Quoi, pour un mot une plaiſanterie
Qui m'eſt, ſans le vouloir, échappée en paſſant ;
Eſt-ce un crime ?

THALIE.

Ah ; ceci paſſe la raillerie,

Vous me pouſſez juſqu'à l'excès.

MERCURE.

Ah ! Déeſſe, point de procès,
Ou dans cet excès-là reconnoiſſez les vôtres.
Sur vous-même eſſayez la pointe de ces traits
Que ſans pitié vous lancez ſur les autres.
Vous devez ſavoir excuſer,
Puiſque vous avez l'art de ſavoir offenſer.
Mais tréve de badinage,
Voici votre reſſource, & voici ſon uſage.
Ce n'eſt pas tout, le Seigneur Jupiter
Qui par bonté veut bien vous en doter
A cette magique lunette,
A ſû donner, a ſû communiquer.
Une vertu rare autant que ſecrette,
Que je m'en vais vous expliquer.
Une lunette à l'ordinaire
Fait voir les objets, les éclaire
Et rapproche l'extérieur ;
Et celle-ci fait lire à fond l'intérieur,
Dévoile les reſſorts qui font agir les ames,
Fouille dans les replis du cœur,
Et nous rend clairs aux yeux, même les cœurs des femmes;
Permettez que le vôtre ici me ſoit connu.
Oui .... bon .... je lis quelque grain de malice,
Un grand penchant pour critiquer le vice,
Et l'ardeur la plus vive à loüer la vertu.

Soyez de ce ſecret ſeule dépoſitaire.
Qui joüit d'un don rare eſt bientôt enrichi.
Et moi je vais publier ſur la terre,
Que qui veut ſe ſavoir peut s'adreſſer ici.

SCENE II.

THALIE.

LE joli ſecret que voici,
Et qu'à la Cour des Rois il ſeroit néceſſaire
Pour bien connoître à fond tous ces gens à myſtère,
Ces mines à contorſions,
Ces grands faiſeurs de proteſtations,
Qui ſe jurant entr'eux une amitié ſincere,
Ne diroient que trop vrai s'ils juroient le contraire!
Que j'y verrois de gens prompts à ſe careſſer,
Qui voudroient s'étouffer au lieu de s'embraſſer!
Mais je crois que malgré le ſoin qui les occupe,
Aucun ſur ce point-là de l'autre n'eſt la dupe.
Pour me donner d'avance un plaiſir non commun,
J'aurois un grand déſir de regarder quelqu'un:
Mais quel eſt ce vieillard qui vers moi s'achemine?
A ſes regards, à ſon geſte, à ſa mine,
J'ai ſujet de le croire un de nos curieux.

SCENE III.

THALIE, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

C'Eſt je crois, Madame, en ces lieux
Qu'on montre certaine lunette.

THALIE.

Oui, Monſieur, ſa vertu parfaite
Vous ſurprendra ſans doute; il ne faut point d'argent,
Si vous n'en ſortez pas content.
Mais quel uſage en prétendez-vous faire?

LE VIEILLARD.

Je vais vous le dire: écoutez.
Depuis quinze ans je ſuis ſexagénaire;
Et depuis trente bien comptés,
Foulant aux piés richeſſes, dignités,
Et mépriſant la route du vulgaire,
J'ai voulu m'élever aux grandes vérités.
Pour m'appliquer à cet ouvrage,
Dans le fond d'un grenier, dans un ſeptieme étage

Je vis en paix comme dans un tombeau,
Et hors mon bâton, mon manteau,
Un compas, des livres, ma ſphere,
Je ne poſſede rien des choſes de la terre.
Nuit & jour j'obſerve les Cieux;
Ces aſtres, ce ſoleil, qui roulent ſur nos têtes,
Occupent jour & nuit mon eſprit & mes yeux,
Et mon travail n'eſt point infructueux;
Car j'ai prédit dès ſept cent trente
Notre hyver de ſept cent quarante,
Et ce mois-ci très-pluvieux.
Or hier à minuit je plaçai la lunette:
Tout juſqu'à la moindre planette,
Adhérent à ſon tourbillon,
Faiſoit exactement ſa gravitation.
L'attention dût être ſatisfaite:
Mais je vis, remarquez mes obſervations,
Que Saturne arrêta ſes opérations,
Un inſtant ſeulement, peut-être une ſeconde:
Mais de ce retard-là, la machine du monde
Doit reſſentir quelque commotion.
Quoique ſur mes calculs toute déciſion
Doive être certaine & très-nette,
Souvent je procede à tâton
Parmi tous ces grands corps, & par votre lunette
Je voudrois.....

THALIE.

Non, Monſieur, elle ne fut pas faite
Pour le but que vous ſouhaitez;
Et ſa vertu que rien n'égale,
En enſeignant d'utiles vérités,
Ne peut ſervir qu'à la morale.

LE VIEILLARD.

Et c'eſt-à-dire, à rien :

THALIE.

A rien ! vous plaiſantez.
Si l'homme eſt dans la nature
La plus parfaite créature,
Et l'être le plus accompli
Que le Ciel ait créé par ſa ſageſſe extrême :
Qu'eſt-il de plus digne de lui,
Que la ſcience de lui-même ?
Que vous ſert de connoître, aſtres & firmamens,
Et leurs cours & leurs mouvemens,
Et tout ce que la nature commune
Régit hors de notre horiſon ?
Sans obſerver les éclipſes de Lune,
Sachez celles de la raiſon.

Vous êtes dans un âge où l'ardeur indiſcrette
De la jeuneſſe & de ſes paſſions,
N'obſcurcit point pour ces attentions
Les verres de votre Lunette :
Suivez votre eſprit pas à pas.

LE VIEILLARD.

Des paſſions je n'en ai pas.
Jamais la colere farouche
Ne m'a fait ſortir de la bouche
Des mots remplis d'emportement ;
Et l'avarice aſſurément
N'a jamais eu ſur moi la plus foible influence ;
Car de rien n'ayant joüiſſance,
Sans argument vous concevez fort bien
Qu'on n'eſt point avare de rien.
Jalouſie, envie, haine & tous les autres vices,
Des projets des humains, preſque toujours complices,
Ne peuvent rien ſur mon cœur : & pourquoi
Prendre garde à des précipices,
Où ne ſauroit tomber un ſage tel que moi ?

THALIE.

Le plus ſage ſouvent eſt celui qui l'ignore,
Vous l'êtes, je le veux : mais croyez-vous encore

L'être toûjours. Eſt-on ſûr de cela ?
Ce ſage, qui pouſſé d'une ardeur chimérique
Au travers des braſiers que renferme l'Æthna,
Dans un inſtant climatérique
Follement ſe précipita ;
Ce ſage fut ſenſé juſqu'à cet inſtant-là.
Aux ames les plus héroïques
Leur propre chûte apprend qu'il eſt des jours uniques,
Où loin de ſoi notre eſprit entraîné
De ſes écarts lui-même eſt étonné.
C'eſt un roſeau que la ſageſſe,
Qui, fait pour nous aider & non pour nous porter,
Peut percer la main qui le preſſe,
Et hâter notre chûte au lieu de l'arrêter ;
Lorſque par une folle yvreſſe
Sur ſon ſecours on veut trop s'appuyer.
Uſons donc du roſeau ſans le faire ployer.
Minerve aux orgueilleux refuſe ſon Ægide,
Et protectrice du timide,
Le ſuperbe toûjours en eſt abandonné ;
Et reſſouvenez-vous, ſage trop fortuné,
Que contre le cœur qui ſommeille,
Il n'eſt point de preſcription ;
C'eſt à l'inſtant de la préſomption
Où la vertu s'endort, que l'homme ſe réveille.

LE VIEILLARD.

Mais vos conſeils ont de quoi m'étonner :
Une femme à préſent qui voudroit m'enſeigner
Ce qu'il faudra que j'approuve ou condamne !

THALIE.

Ecoutez la leçon ſans regarder l'organe ;
Ce n'eſt point à préſent que je veux diſputer,
Si mon ſexe ſur vous a droit de l'emporter.
Ma douceur cependant eſt une leçon ſûre,
Que quelquefois il ſait mépriſer une injure :
Mais pour ſavoir combien je dois vous eſtimer,
Permettez-moi de m'informer
Si dans tous vos diſcours vous êtes bien ſincere :
Un ſeul regard éclaircira l'affaire.
Du caprice beaucoup, l'humeur atrabilaire ;
Mais.... non.... oui, la choſe eſt très-claire :
Quoi, fille de ſeize ans occupe votre cœur ;
Vous ſentez pour elle une ardeur
Indigne d'un vieillard, & vieillard Philoſophe !
Comment faut-il que je vous apoſtrophe ?
Quoi donc, ce n'étoit pas aſſez
Que vos eſprits fuſſent uſés ?
La prudence chez vous à l'amour a fait place,
Et malgré vos ſens émouſſés,
Votre cœur eſt de feu quand le corps eſt de glace !
Les hommes les plus vieux, ne ſont pas les moins fous.

LE VIEILLARD.

Peſte de la babillarde ;
Je le ſavois mieux que vous,
Vous n'êtes qu'une bavarde,
Et cet amour me regarde,
Et ne regarde que nous :
A Dieu.

THALIE.

La colere farouche
N'a jamais fait de votre bouche
Sortir des mots d'emportement :
La modération me plaît aſſurément.

SCENE IV.

THALIE, UN PROCUREUR ET SA FEMME.

LA PROCUREUSE.

AH, mon cœur ! ah, je ſuis faite !
mon, jamais je n'eus de ma vie

De frayeur ſujet auſſi grand :
Je n'ai jamais ſenti de ſi cruelles peines,
Et ſi l'on me tiroit du ſang,
On n'en trouveroit pas la goutte dans mes veines.

THALIE.

Et quel eſt le ſujet qui vous agite ainſi ?

LA PROCUREUSE.

A votre porte, hélas ! mon cher ami
Vient de faire un faux pas.

THALIE.

Quel ami ?

LA PROCUREUSE.

Mon mari.

THALIE.

Vous faites bien de me le dire,
Car je ne l'euſſes pas penſé.

LA PROCUREUSE.

Dans le cœur on ne peut pas lire.

LE PROCUREUR.

Ma poule, ce n'eſt rien, le pié m'avoit gliſſé.
Madame, votre eſprit paroît embarraſſé.

De voir un ſi bel aſſemblage :
Auſſi cette union dans notre mariage
Me fait regarder dans Paris,
Comme le mieux pourvu de Meſſieurs les maris :
Car dans nos cœurs, choſe aſſez difficile,
L'amour a pour toûjours élû ſon domicile.

THALIE.

Monſieur eſt Procureur ?

LE PROCUREUR.

Oui, Madame,

THALIE.

Et de moi
Que voulez-vous ?

LE PROCUREUR.

En bonne foi
Vous allez rire : mais c'eſt elle, je vous jure,
Qui veut ſavoir de vous notre bonne aventure,
Et vous ſerez ſatisfaite de nous.

THALIE.

Allez, Monſieur, on s'eſt moqué de vous,

On

On vous a débité des ſonges
Pour abuſer votre crédulité ;
Je ne m'occupe point à dire des menſonges,
Je ne dis que la vérité,
Et je n'exerce ma ſcience
Qu'à dévoiler ce que l'on penſe,
A démaſquer le cœur le plus caché :
Vous pouvez l'éprouver, & j'en fais bon marché.

LE PROCUREUR.

Quoi, je verrois dans tout ſon jour
Le fond du cœur de mon épouſe,
Sa tendreſſe ſouvent jalouſe,
Et ſa ſageſſe & ſon amour ?

LA PROCUREUSE.

Mon cher ami, c'eſt une fable :
On me verroit moi, moi ? cela n'eſt pas croyable.

THALIE.

Eſſayez-le, regardez un moment,
Prenez cette Lunette ; au moyen de ces verres
Vous pourrez gagner des lumieres
Qui vous convaincront ſûrement.
Que liſez-vous ici diſtinctement,
En très-liſibles caracteres ?

LE PROCUREUR.

J'aime Eraſte & Damon très-paſſionnément.....
Ce ſont mes clercs.

LA PROCUREUSE.

O Ciel!

LE PROCUREUR.

Que j'étois bête
De faire ſur ce point une ſi folle enquête :
Hé quoi, ce grand amour, ces dehors careſſants.....
Les cornes malgré moi m'en montent à la tête ;
Je ne ſais où j'en ſuis ; ce ſont là de tes tours,
Et ce que machinoient tes grands airs de tendreſſe :
Plus perfide qu'un chat, qui d'une humeur traîtreſſe
Vous fait la patte de velours ;
Mais la griffe eſt deſſous: c'eſt ton portrait, coquette
Que je fais.

THALIE.

Vengez-vous, & voyez.

LA PROCUREUSE.

Grand merci;
Pour voir les défauts d'un mari,
L'on n'a pas beſoin de Lunette.

LE PROCUREUR.

Ah ! plus cruellement peut-on être éclairci ?
Je ne veux plus de Clercs, & je vais aujourd'hui
Mettre hors de chez moi cette troupe volage,
Quand je devrois crever ſous le poids de l'ouvrage :
Ou bien je les prendrai ſi caſſés, ſi caſſés,
Que... Bon ſoir, j'en ſais bien aſſez.
Un Procureur recevoir cet outrage !

THALIE.

Mais, qui de vous deux me paîra ?

LE PROCUREUR.

Faites-nous aſſigner, & l'on vous répondra.

THALIE.

Mais moi, je ne ſais pas l'uſage.

LE PROCUREUR.

Apprenez-le :

THALIE.

Oh, quel furibond !

THALIE SEULE.

Mercure s'eſt trompé dans ſes belles promeſſes,
Ou bien s'eſt moqué tout de bon;
Si c'eſt ce chemin-ci qui conduit aux richeſſes,
Il me paroît que c'eſt par le plus long.
Où ſont donc ces grandes largeſſes?
On n'eſt pas libéral quand on eſt offenſé.

SCENE V.

THALIE, UN FAT ET SON VALET.

LE FAT.

JE ne ſais ſi ces gens m'auront bien adreſſé.
Viſite de ma part peut-être vous étonne;
Remettez-vous, je viens ici, ma bonne,
Pour certaine Lunette: hé, oui, c'eſt celle-ci;
Je voudrois être un peu ſur un point éclairci.
Vous connoiſſez à fond ce que l'on penſe;
Je parle: écoutez-moi, la choſe eſt d'importance.
Depuis que dans le monde avec certain éclat,
J'ai pris d'homme charmant la figure & l'état;
Vingt femmes auſſi-tôt à mes airs, à mes charmes,
En dépit des maris ont ſû rendre les armes;

Et dérogeant aux droits que donne la beauté,
Ont devant leur vainqueur déposé leur fierté.
A ma toilette, hier, comptant avec moi-même,
Je me disois : Fripon, qu'est-ce que ton cœur aime ?
De ces femmes, dis-moi, soûmises à tes loix,
Sur laquelle veux-tu laisser tomber ton choix ?
Je ne pus décider. Si préférant Cephise,
Je me rememorois Climene la Marquise :
Je leur donnois la pomme, & toutes ces Venus
Ne purent point fixer mes sens irrésolus.
Et j'y serois encor, si la Duchesse
Introduite chez moi par force ou par adresse,
Malgré les rendez-vous où j'étois réservé,
Dans son carosse, enfin, ne m'avoit enlevé.
Or, faites à présent ce que je n'osai faire ;
Voyez, & dites sans mystere
Qui j'adore, & laquelle au pouvoir de ses coups....

THALIE.

Monsieur, dans votre cœur je ne vois rien que vous
Pour toutes passions : vous-même êtes les vôtres ;

LE FAT.

Vous me verriez dans le cœur de bien d'autres.
Mais regardez : si celle que je dis
N'habite pas mon cœur, elle est dans mon esprit.

THALIE.

L'examen n'en paroît pas difficile à faire ;
Je lis deux étuis d'or, plus une tabatiere,
Un riche nœud d'épée, un rubis bien monté,
Et le dernier cheval par vous même acheté.

LE FAT.

Pour elles c'eſt piquant ; ces femmes amoureuſes,
Si l'on le leur diſoit, en ſeroient furieuſes. (*à ſon valet*)
Donnez lui ce qu'il faut !

SCENE VI.

THALIE ET LE VALET.

LE VALET.

C'Eſt bien fait entre nous,
Mon maître méritoit cette leçon de vous :
Souvent une leçon corrige.

THALIE.

Ah ! s'il ſe corrigeoit, ce ſeroit un prodige.
Quand l'eſprit dans ce vice eſt une fois tombé,
Que du venin le vaſe eſt imbibé ;

Envain à l'habitude on cherche des barrieres,
Et l'on a pris le goût en prenant les manieres.

LE VALET.

Mais ſi Monſieur venoit à vous pour emprunter
Cette Lunette-ci, n'allez pas lui prêter.

THALIE.

Pourquoi?

LE VALET.

Comment pourquoi! c'eſt que dans ſon ménage,
Ce maudit inſtrument feroit un beau tapage;
Je ſuis perſuadé que dans trois jours chez nous,
Il mettroit ſon hôtel tout ſens deſſus deſſous;
D'un coup d'œil il verroit dans notre homme d'affaires,
Des pots-de-vin obſcurs, des recettes peu claires.
Dans le maître d'hôtel pour ſouverain péché,
Un penchant équivoque à courir au marché.
Dans le cuiſinier, conſcience auſſi ſaine;
Dans le cœur des laquais, du mépris, de la haine;
Dans celui du cocher, de l'avoine & du foin;
Et juſqu'au marmiton, du lard pris ſans témoin.

THALIE.

Et dans le vôtre?

LE VALET.

Moi ? moi, je pourrois peut-être
Comme valet de chambre, aller par la fenêtre ;
Et cependant il n'eſt guere qu'un cas
Qui pourroit me jetter dans certain embarras ;
Puiſque vous voyez tout, autant vaut vous le dire :
A nombre de beautés, Monſieur mon maître inſpire
De l'amour tant qu'il veut, il l'a dit à l'inſtant ;
Femmes de Conſeiller, femmes de Préſident,
De Comte, de Marquis, juſques à des Ducheſſes.
Mais il n'a pas aſſez de leurs tendreſſes :
Pour ſe donner un air, dans le fond du Marais,
Dans certaine maiſon, dont il fait tous les frais ;
A ſes ordres il a ſous la clé du myſtère,
Certain jeune tendron native de Cithère.
Comme il eſt excellent à ſuivre en fait d'amours,
Il y paſſe les nuits ; moi j'y paſſe les jours.
Au ſortir de ſes mains, pour me payer mes peines,
L'argent qu'il y dépenſe y vole dans les miennes ;
Et ce que donne enfin ce tendron gratieux,
A lui pour ſon argent, je l'ai pour mes beaux yeux :
Elle le dit, je peux l'en croire ;
Car pourquoi me mentir, n'ayant rien à donner ?
Mon maître pourroit bien, pour ce ſot point de gloire,
Se fâcher ; mais toûjours j'eus de quoi m'étonner,
Sur les plaiſirs que je ſais moiſſonner.

Lorſque j'employe mon adreſſe
A paſſer bail du cœur d'une maîtreſſe ;
Soit de Liſe en griſette, ou d'Iris en damas,
J'arrange ſi bien ma recette,
Que j'ai toûjours dans cette emplette,
Un pot de vin ſur les appas.
Sur ce ſujet voici mon embarras :
Pourquoi ces gros Meſſieurs, dont l'opulence extrême
Peut engloutir dignités, gloire, honneurs,
Malgré leurs ſoins ne peuvent pas de même,
Sans partage acquérir des cœurs ?

THALIE.

Pour vous réſoudre ce problème ;
Apprenez une hiſtoire inconnue en ces lieux.
Lorſque le ſouverain des Dieux
Voulut de Danaé ſurprendre la tendreſſe,
Plutus, fils du deſtin, & Dieu de la richeſſe,
Se chargea ſeul du ſoin myſtérieux,
De vaincre les efforts d'un pere furieux,
De préparer le cœur de ſa maîtreſſe,
De tromper ſes argus, ou d'ébloüir leurs yeux.
Au vif éclat du métal précieux,
Du Palais les portes s'ouvrirent,
Les cœurs des gardes s'attendrirent ;

Celui de Danaé, peut-être auſſi payé,
Se ſoûmit à ſon tour à ce pouvoir ſuprême;
Et je crois, s'il l'eût eſſayé,
Que ce charme auroit pu gagner le pere même.
L'Amour inſtruit de ces exploits,
Fut irrité de voir ſoûmis par d'autres loix
Un cœur qu'il réſervoit à celles de Cithere;
A Plutus dès l'inſtant il déclara la guerre.
Rien alors ne put exprimer
De l'amour outragé la colere implacable,
Et ſi Plutus pouvoit aimer,
Qu'il l'auroit rendu miſérable!
Par-tout depuis ce temps, il le chaſſe, il l'accable
Des reproches les plus piquants,
Et jamais il ne prend un viſage agréable,
Qu'afin de lui joüer les tours les plus ſanglants.
Le temps ne peut calmer ſes tranſports violents:
Tout ami de Plutus a le même ſalaire
De celle qu'il chérit, fût-ce d'une bergere.
Il n'a jamais le cœur & toûjours des rivaux,
Et de l'Amour l'Hymen éprouve la colere,
Quand Plutus de l'Hymen allume le flambeau.

LE VALET.

Ma foi je ſuis charmé du peu d'intelligence,
Car ce Plutus pour moi jamais n'eut de pitié,
Et quand l'amour voudra, dans ſa vengeance
Je ſerai toûjours de moitié.

THALIE.

Sans doute auſſi vous aurez l'indulgence,
De m'avoüer ſi cette connoiſſance
De vos plaiſirs libres & clandeſtins
Eſt le ſeul cas.....

LE VALET.

Ce n'eſt pas tout, je crains
Pour autre choſe encore une autre manigance;
Mais ſur ce point je garde le ſilence.

THALIE.

Sur ce point cependant contentez mon eſprit.

LE VALET.

Je ne le peux, trop parler nuit.

THALIE.

Je le vois bien, il faut que je regarde.

LE VALET.

Je m'en vais fuir, ou donnez-vous de garde?

THALIE.

La maîtreſſe, l'argent, le linge & les habits
Sont communs entre vous & Monſieur le Marquis.
Fripon.....

LE VALET.

Peste de la Lunette,
Que ne peut-elle aller au diable, & qui l'a faite.

THALIE SEULE.

Il s'enfuit sans payer! mais toûjours ce talent,
S'il n'est pas lucratif, est fort divertissant,
Cela console : mais quelqu'un encor s'avance.

SCENE VII.

THALIE, VALERE ET ERASTE.

VALERE.

C'Est elle, parlons-lui :

ERASTE.

Mais quant à moi, je pense
Que nous sommes fous tous les deux.
Par où peut-elle avoir acquis la connoissance.....

VALERE.

Qu'importe ? écoutons-là.

ERASTE.

Valere, je le veux.

VALERE.

Sauf à n'eſtimer ſes paroles,
Que comme des contes frivoles,
Si la Dame vouloit nous payer de diſcours.

ERASTE.

Madame, c'eſt à vous que nous avons recours:
Prêtez-nous, s'il vous plaît, un moment d'audience;
Car l'affaire, où de vous j'emprunte le ſecours,
Ne peut ſe décider que par votre ſcience.
Nous ſavons vos talents, & par toute la France
On doit les admirer, & c'eſt de bonne foi;
C'eſt ſur une gageure entre Valere & moi,
Et qui ne tirera jamais à conſéquence.
Nous ſortons d'un repas où malgré les apprêts
D'une délicate dépenſe,
Nos eſprits & nos cœurs ont fait ſeuls des excès.
Au deſſert, dans ce temps d'agréable licence,
Où Pomone chaſſant Comus & les valets,
De l'aveu de Bacchus fait ceſſer le ſilence.
La converſation parcourut l'univers:
Chacun ſuivant ſes goûts divers,
Amuſa ſon voiſin d'éloges, de critiques,
De morale, de politique,
De fables, d'hiſtoire & de vers,
Suivant ſon goût ou ſelon ſa rubrique;

L'on parla des amis & puis de l'amitié,
Chacun ſur ce ſujet en compta des plus belles;
On dit que l'intérêt l'excluoit d'ici-bas,
Que quelque part qu'on cherche, on ne la trouve pas,
Qu'il n'eſt plus de modéles
De ces amis du temps paſſé;
Que le ſouvenir même en étoit effacé;
Qu'on ne trouveroit pas couple d'amis fideles.
Valere & moi pour preuve du contraire,
Proteſtâmes qu'en vérité,
Nous nous aimions mieux que l'on n'aime un frere:
De diſcours en diſcours, cet obſtiné Valere
Aſſûra qu'il m'aimoit plus délicatement,
Plus ſûrement, plus ardemment
Que mon cœur ne l'aimoit: j'étois d'une colere!
Gageure ſur le fait; mais qui la jugera?
Qui? Qui? Quelqu'un vous cite ſur cela:
Je prends votre demeure, & vous ſeule, Madame,
Qui voyez les replis de l'ame,
Pouvez nous décider qui de nous deux a tort:
Jugez-nous en dernier reſſort.
Son amitié de la mienne eſt rivale,
Puiſſiez-vous prononcer que la ſienne l'égale!
Entre vos mains je remets les enjeux;
Mais je déſire, hélas! que nous gagnions tous deux.

THALIE.

Eſt-ce depuis long-temps qu'une union ſi belle

Enchaîne vos deux cœurs ?

VALERE.

Non, c'eſt depuis un an :
Terme ſi court, ſans doute, vous ſurprend ;
Mais je puis aſſûrer ſa durée immortelle.

THALIE.

Sans doute les liens qui forment ces doux nœuds,
N'ont de fondement que l'eſtime,
Que dans deux cœurs d'un naturel heureux,
Profondément la vertu ſeule imprime ?

VALERE.

La queſtion nous paroîtroit un crime,
Si tous ceux d'aujourd'hui qui ſemblent s'entr'aimer,
Sur notre compte auſſi ne pouvoient alarmer.
Mais que nous ſommes loin de toute leur manie !
Au ſortir de l'Académie
Je le connus d'abord, tout ſon air me prévint :
Je l'acoſtai, je l'entretins,
Je lui trouvai de l'eſprit, du génie,
Le bon ton de la compagnie.
Aimez-vous la muſique ? oui... Moi, je l'aime auſſi.
Je fais des vers, couſſi, couſſi ;
Bon ; nous nous en lirons, car moi je verſifie ;

Je touche auſſi de quelques inſtrumens,
Et moi de même : & des mêmes inſtans,
Si nous ne fûmes pas amis par l'habitude,
Nous le fûmes par les talens.
Tous nous unit alors, plaiſir, affaire, étude,
Furent mis en commun, mêmes amuſemens,
Même tout en un mot ſans quelqu'inquiétude.
De lui je ne peux être abſent,
Et je n'ai d'agrémens que lorſqu'il eſt préſent.
Sans lui ſpectacles, jeux, me ſeroient inſipides,
Et les plaiſirs les plus rapides
Ne le ſont pas pour moi, ſans celui de le voir.
Avec lui je crois tout ſavoir;
Il eſt à ma portée, il connoît, il devine
Ce que mon eſprit imagine;
Et je vous dirois, moi, ce qu'il ne dit qu'à ſoi;
Pour lui le Ciel m'a fait, il étoit fait pour moi.

ERASTE.

A ce qu'il vous dit là, je donne mon ſuffrage,
Et je tiendrois les ſemblables diſcours:
Oui, s'il falloit mon ſang (ce n'eſt point pur langage:)
Oui, s'il falloit mon ſang pour prolonger ſes jours,
A l'inſtant.....

VALERE.

J'ai pour lui les ſemblables retours.

ERASTE.

Je n'en veux d'autre témoignage
Que votre aveu ſur ma ſincere ardeur ;
Je m'en rapporte à la valeur
Que vous y donnerez.

THALIE.

Sur-tout point de colere,
Si mon aveu n'a pas le bonheur de vous plaire.

ERASTE.

Non certes.

VALERE.

Croyez-vous...

THALIE.

Voyons... & dans le vôtre.
Vous ne vous aimez point, Meſſieurs, ni l'un ni l'autre.

VALERE.

Ah, ah !

ERASTE.

Le tour eſt bon.

THALIE.

Vous n'êtes point amis ;
Une conformité de goûts, de talens, d'âge,
Cauſe l'erreur qui vous engage
A vous croire tous deux unis.
Certaine gloire auſſi nourrit votre tendreſſe ;
Il brille en vous, & vous brillez en lui,
L'un dans le monde à l'autre ſert d'appui.
Tout eſt tranſport dans la jeuneſſe,
Les moindres paſſions ſont des emportemens,
Le cœur preſque toûjours eſt la dupe des ſens.
Un enfant de Bacchus dans l'excès de l'ivreſſe,
Malgré ſes pas débiles, chancelans,
Prend ſouvent pour valeur ſes tranſports violens.
Hélas ! votre erreur eſt la même.
Vous l'aimez, dites-vous, & je ſuis ſûr qu'il m'aime,
Je donnerois mon ſang pour conſerver le ſien.
Belle preuve ! un François ſait le donner pour rien.

ERASTE.

Ce n'eſt pas là ce qui m'étonne ;
Mais c'eſt votre ſottiſe à vous croire, ma bonne,
Propre à donner des jugemens.
Vous êtes, je le vois, la fleur des charlatans.

VALERE.

Sans doute vous prendrez boutique
Pour débiter tous ces grands mots,
Et vous aurez de la pratique ;
Car un si grand savoir n'est fait que pour les sots.

THALIE,

Je ne daigne pas vous répondre.

VALERE.

Je le crois.

THALIE.

Cependant j'ai droit de vous confondre.

VALERE.

Nous nous connoissons trop à vos discours rusés,
Vous n'oſez.

THALIE.

Et c'est vous qui direz, Vous n'oſez,
Vous dont le cœur rempli de perfidie
Brûle des plus coupables feux,
Et qui hier encore à certaine Julie,
Qu'en indiscret Eraste vous confie,
Fites mille sermens aussi vifs qu'amoureux !
Et le crime est souvent heureux.

La perfide Julie a promis d'être tendre,
Et loin de vous chaſſer vous a permis de prendre
Son portrait qu'Eraſte en ce jour
Devoit avoir ſans vous, ſans ce perfide amour,
Dont votre cœur n'a daigné ſe défendre.
Le portrait eſt ſur vous, & vous pouvez apprendre
Si je mens :

ERASTE.

Quoi, Valere ?

THALIE.

Et vous, ne parlez pas.
Ce petit ouvrage anonyme,
Que dans la chaleur d'un repas
Vous fîtes pour complaire à la blonde Célime ;
Eſt-il un ſûr garant de la profonde eſtime
Que vous avez pour vos amis ?
Ils ont couru ces vers ; & Liſandre & Damis
Les ont chantés dans toutes les ruelles.
Voilà, voilà, les atteintes cruelles
Que vous portez à ce Valere abſent.
Eſt-ce la mode ici, que les amis fideles
Déchirent ceux auxquels ils donneroient leur ſang ?

VALERE.

Ciel ! Eraſte.

ERASTE.

Valere!

VALERE.

Oui, vous êtes un traître.

ERASTE.

Vous ne pourriez pas le connoître,
Si vous-même étiez innocent.

VALERE.

Perfide!

ERASTE.

Sors.

THALIE.

Hélas! qu'allez-vous faire?
Quoi, cet ami, ces jours si précieux!
Ils ne m'écoutent pas, ils sortent de ces lieux.
O Jupiter, dépose ton tonnerre,
Pour punir les humains, tu n'as besoin que d'eux.
Mais voici leurs enjeux. Quelle est cette fillette?

SCENE VIII.

THALIE ET COLETTE.

COLETTE.

HA, Madame, bon jour, je m'appelle Colette,
Fille d'un vigneron qu'on nomme Mathurin,
Et j'aurai dix-ſept ans le ſix du mois prochain.

THALIE.

Hé bien, que voulez-vous ?

COLETTE.

Ce matin du village
Je ſuis venue ici pour vendre du laitage ;
Et Lucile à l'inſtant m'a conté qu'il eſt ſûr,
Que vous devinez tout, le paſſé, le futur,
Et je... mais ce n'eſt pas que je ſois empreſſée :
Je voudrois ſavoir quand je dois être épouſée,
Les enfans que j'aurai, le nom de mon mari,
Et ſi je ſerai bien ſatisfaite de lui ;
On eſt trompé ſi fort à cette marchandiſe,
Que ſi j'ai du ſouci, l'uſage l'autoriſe :
Dites-le moi, Madame, & je vous payerai.
Eſt-ce ma main que je vous montrerai ?

THALIE.

Vous vous trompez, ma poule, & jamais ma ſcience
N'eut de cet art menteur la moindre connoiſſance.

COLETTE.

Qu'eſt-ce que vous vendez ?

THALIE.

Je n'apprends qu'à connoître
Tout ce que dans le cœur les paſſions font naître,
Vengeance, jalouſie & l'amour clandeſtin,
Et l'animoſité.

COLETTE.

Je ne hais que Colin.

THALIE.

Que vous a-t-il donc fait ?

COLETTE.

Rien : c'eſt ce qui me fâche,
Je n'ai point de raiſons pour le haïr, je tâche
De l'aigrir, l'offenſer, le mépriſer : mais, quoi,
Il ne m'en veut pas plus, & c'eſt plus fort que moi.

THALIE.

Il eſt donc bien affreux !

COLETTE.

Point, cela me chagrine ;
C'eſt le plus beau garçon, bienfait, de bonne mine,
De beaux grands cheveux noirs par boucles tout roulés,
Une bouche vermeille & des yeux éveillés,
Ah ! c'eſt une merveille, & de toute la tête,
Il eſt plus grand que vous, & n'eſt certes pas bête.
Il ſait écrire, lire, & les ſoirs ſous l'ormeau,
Fait danſer nos Bergers au ſon du chalumeau.
Un chacun le chérit, le recherche, l'honore ;
Je ſuis la ſeule, enfin, qui le hais, qui l'abhorre.
Tous les hommes jadis m'étoient indifférens,
Leurs ſoins ne me cauſoient ni plaiſirs ni tourmens ;
A préſent je les fuis, j'évite leur préſence,
Auſſi je ne vais plus voir nos jeux, voir la danſe :
Pour Colin, je frémis ſi tôt que je le vois,
Comme ſi je trouvois un ſerpent devant moi.

THALIE.

D'une haine ſi grande il doit craindre la ſuite :
Eſt-ce depuis long-temps que ce mal vous agite ?

Avez-vous

Avez-vous toûjours eu ce violent chagrin?

COLETTE.

Non, c'eſt depuis un mois. Autrefois ce Colin
Me déplaiſoit bien moins : au lever de l'aurore,
Il m'apportoit des fleurs qu'elle avoit fait éclorre;
J'acceptois ſon préſent, auſſi-tôt ſur mon ſein
Je mettois le bouquet en dépit de ſa main;
Au coucher du ſoleil au retour de l'ouvrage,
Nouvelle attention & nouveau badinage;
Il vouloit folâtrer, & toujours j'affectois
De colere bien plus que je n'en reſſentois:
Mais enfin il le faut. Un jour ſur la fougere,
Pierre vint m'embraſſer; finiſſez, Monſieur Pierre,
Ai-je dit quatre fois: cependant ce Colin
L'apperçut par-deſſus les murs de ſon jardin.
Hé bien, voilà-t-il pas qu'il va faire à Liſette
Les mêmes amitiés qu'il faiſoit à Colette,
Et qu'il me laiſſe là. Dieu ſait que de caquets,
Tout le monde en médit; mais auſſi je la hais
Encore plus que lui.

THALIE.

Ce tout eſt exécrable.

COLETTE.

N'eſt-il pas vrai, Madame? affreux, abominable;

Chacun rit cependant quand je conte ceci :
Ah !

THALIE.

Qu'avez-vous ?

COLETTE.

Lui-même le voici :
Devroit-on pas reconnoître au viſage,
Ceux qui de leur eſprit font ſi mauvais uſage ?

SCENE IX.

THALIE, COLETTE, COLIN.

COLIN.

AH... Madame, eſt-il vrai ce que l'on m'a conté,
Qu'on apprend en ces lieux la pure vérité ?
Et que tout curieux qui ſe cherche & qui s'aime,
Peut s'y ſavoir par cœur & s'apprendre ſoi-même ;
Que par une Lunette.....

THALIE.

Oui, l'on vous a dit vrai,
Il ne tiendra qu'à vous de faire cet eſſai.

Mais quel eſt votre but ? pourquoi, par quel miracle
Venez-vous conſulter ce véridique Oracle ?

COLIN.

Pour ſavoir le penchant où je ſuis entraîné,
Et connoître le vice où je ſuis incliné.
J'ai remarqué que dans notre village,
Celui dont les défauts ſautent le plus aux yeux,
Eſt juſtement celui qui ſe croit le plus ſage.
Le Bailli, par exemple, eſt ſuperbe, hargneux,
A tout ce qu'on lui dit il fait le dédaigneux ;
Son regard fait frémir quiconque l'enviſage,
Il marche avec un air ſauvage ;
Il ne touſſe ſouvent que pour faire du bruit,
Et ne crache jamais qu'à vingt pas devant lui.
Si par mon conſeil ou le vôtre
Il connoiſſoit qu'il ſe fait peu d'honneur,
En affectant cette cauſtique humeur,
Il ſeroit plus homme qu'un autre,
S'il ne devenoit pas meilleur.

THALIE.

Si vous connoiſſiez votre cœur,
Vous profiteriez donc de cette connoiſſance,
Pour vaincre vos défauts ou pour vous corriger ?

COLIN.

J'aurois tort ſans cela de vous interroger.

Dans nos champs l'on détruit la mauvaiſe ſemence,
Pour que la bonne enfin, ſuive notre eſpérance:
De même je voudrois après m'être connu,
Faire mourir le vice & germer la vertu.

THALIE.

Le deſſein eſt trop beau, trop généreux, trop ſage,
Pour venir de la ville & non pas du village:
Mais je vous dirai tout. Les paſſions du cœur....

COLIN.

Je n'en ai qu'une, elle me fait honneur;
C'eſt un amour dont j'ai droit de me plaindre,
Que froideurs & mépris ne pourront pas éteindre;
Mais de mon choix je n'ai point à rougir.

COLETTE.

Le traître en ma préſence, ah! qu'il me fait ſouffrir!

THALIE.

Je m'imagine.... Hé mais voulez-vous que Colette
Liſe dans votre cœur & prenne la Lunette?

COLIN.

Je le ſouhaite:

COLETTE.

Hélas ! ils l'ont tous ſi méchant ;
Que je n'y verrai rien de fort divertiſſant,
Peut-être des noirceurs. Colin plus que tout autre.

COLIN.

Quoi, vous penſez cela ?

THALIE.

Quelle idée eſt la vôtre ?
Voyez, regardez-la : Qu'avez-vous apperçû ?

COLETTE.

Ha Ciel : hélas ! non, non.

THALIE.

Quoi donc ?

COLETTE.

Je n'ai rien vû.

THALIE.

Vous êtes, je ſuis ſûre, un peu récompenſée.

COLIN.

Que vous devez m'aïmer ſi je vous ſuis connu

THALIE.

Mais il faut que Colin liſe votre penſée
A ſon tour,

COLETTE.

J'y conſens : mais il me promettra
De ne rien croire au moins de tout ce qu'il verra.

COLIN.

Ah ! vous me haïſſez, & vôtre politeſſe
Veut d'avance excuſer une telle rudeſſe.

COLETTE.

Voyez, Colin, voyez.

COLIN.

Je tombe à vos genoux.
Il eſt donc vrai, trop charmante Colette ?

COLETTE.

Hélas ! démentir la Lunette,
Seroit un trop grand crime, & mes regards jaloux
Vous ont dit malgré moi, ce que je ſens pour vous.
Et Liſette ?

COLIN.

Ha bergere, oubliez cette ruſe,
Ce n'étoit pas pour vous braver,
Et je ne l'avois fait que pour vous éprouver.

COLETTE.

Que la choſe ſoit vraie ou bien que je m'abuſe,
Avec plaiſir j'accepte cette excuſe,
J'en goûte trop à vous le pardonner;
Mais aux conditions de n'y plus retourner.

COLIN.

Qu'y perdiez-vous près des autres bergeres?
Leurs appas, leurs airs, leurs manieres
Fourniſſoient à mon cœur plus vif à s'enflammer,
De nouvelles raiſons pour devoir vous aimer.
Que craindre même de Liſette?
Une roſe jamais près d'une violette
Ne peut riſquer à la comparaiſon,
Et vos attraits ſur les ſiens....

COLETTE.

Ha fripon,

COLIN.

Mais quelqu'un vient:

COLETTE.

Ha Colin, c'eſt mon pere.

COLIN.

Ceux de notre hameau ſont avec lui.

SCENE X.

THALIE, COLIN, COLETTE, MATHURIN, & ceux du Hameau.

MATHURIN.

J'Eſpere
Que vous voudrez, Madame... ha, te voilà
Colette, avec Colin ! que faites-vous donc là
Enſemble tous les deux ?

COLIN.

Je diſois que je l'aime ;
Colette m'en diſoit de même :
A nos déſirs pour qu'il ne manque rien,
Mathurin, dites-nous, que vous le voulez bien.

MATHURIN.

Mais, oui, je t'en trouve très-digne :
Quoique ma fille ait un quartier de vigne
Plus que toi, ce n'eſt pas pour rompre ce lien,
Je ſuis déja ſon pere, & je ſerai le tien.

A la ville il faudroit plus de cérémonie.

COLIN.

Ah ! Mathurin!

COLETTE.

Mon pere !

COLIN.

Oui toute notre vie.

SCENE XI.

THALIE, COLIN, COLETTE, MATHURIN, ceux du Hameau, & MERCURE.

THALIE.

JE ne me trompe pas : mais je crois que c'eſt lui.
C'eſt Mercure : ah ! Seigneur, eſt-ce mon retour ?

MERCURE.

Oui :
Les Dieux touchés de votre abſence,
Ont devant Jupiter en termes éloquens
Redemandé votre préſence.

Soit, a-t-il dit, je caſſe la ſentence,
Et je lui remets les dépens;
On doit trouver ſans conſéquence
Les ſottiſes du ſexe, & celles des enfans.
Mais vous l'échappez belle, il étoit ma foi temps.
En grands bonnets fourés, petits manteaux d'hermine,
Les ſuppôts de la medecine,
Armés d'un grand diſcours latin,
Venoient vous enlever votre ſeul gagne-pain.
Par cet inſtrument-ci toutes les maladies
Seroient à découvert, partant trop-tôt finies.
Plus de conſultations;
Plus de réfutations:
Et de-là voyez quel déſordre!
Or pour que tout reſte dans l'ordre,
Laiſſons mourir le genre humain,
Pour laiſſer vivre ici le genre médecin.
Partons.

COLIN.

Hé, laiſſez-nous ce gage,
De votre ſouvenir il eſt à notre uſage;
Puiſqu'avec ſon ſecours on a la liberté
De lire au cœur de tous tant que nous ſommes.

THALIE.

Contentez-vous, pour connoître les hommes,

De les voir dans l'éclat ou dans l'adverſité.

MATHURIN.

Mes amis, ſoyons vrais, notre ſincérité
N'a pas beſoin de cette emplette,
Pour moi toûjours elle ne fut pas faite;
Je ne dis que la vérité.

THALIE.

Que vos danſes, vos chants, & que votre gaîté
Célebrent l'hymen de Colette.
Allons, partons, mon ame eſt ſatisfaite:
Vîte, remontons dans les Cieux;
Pour voir l'indulgence des Dieux,
L'on n'a pas beſoin de Lunette.

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE,

BOUQUET A MADAME ***

Sur l'air, *Plus inconſtant que l'onde*, &c.

Ciel ! l'Univers va-t-il donc ſe diſſoudre ?
Quel bruit ! Quels cris ! Quel horrible fracas !
Devant moi je vois la foudre,
Elle tombe par éclats,
Tout eſt en poudre
Sur mon grabat. Grand Dieu ! du haut des cieux
Vois ma diſgrace ;
Et par ta grace,
Fais que je chaſſe
L'enfer de ces lieux.

Sur l'air, *Du haut en bas.*

C'étoit ainſi
Qu'Antoine exprimoit ſes alarmes :
C'étoit ainſi
Qu'Antoine exprimoit ſon ſouci

Lorſque le diable par ſes charmes
Venoit chez lui faire vacarmes;
C'étoit ainſi.

Sur l'air *des Folies d'Eſpagne.*

L'on vit ſortir d'une grotte profonde
Mille démons, mille ſpectres divers:
Des noirs eſprits toute la troupe immonde,
Pour le tenter déſerta les enfers.

Sur l'air, *Turelure lure, & flon flon.*

L'on vit des démons
De tous les cantons,
De la ville & de la campagne;
De la Cochinchine & de l'Eſpagne;
L'on y vit des diables blondins,
Des bruns, des gris & des châtains:
Les bruns ſur tout, méchans lutins,
Faiſoient remuer des pantins
Ture lure lure,
Et flon flon;
Tous avoient leur ton,
Leur allure.

Sur l'air, *La Faridondaine.*

Quelques-uns prirent le cochon
De ce bon ſaint Antoine ;
Et lui mettant un capuchon,
Ils en firent un Moine :
Il n'en coûtoit que la façon
La faridondaine
La faridondon,
Peut-être en avoit-il l'eſprit,
Biribi, &c.

Sur l'air, *Sous un ormeau.*

Sur un ſopha
Une diableſſe en falbala,
Aux regards fripons
Découvroit deux jolis monts
Ronds.

Sur l'air, *Au fond de mon caveau.*

Ronflant comme un cochon
L'on voyoit ſur un throne
Un des envoyés de Pluton.
Il portoit pour couronne

Un vieux rechaud de fer ſans fond,
Et pour ſceptre un tiſon ;
Sous ſes piés un démon,
En forme d'un dragon,
Vomiſſoit du canon.
Le diable s'éveille, & s'étonne ;
Et dit : Garçons,

Sur l'air, *La Pierre Fritoiſe, Contredanſe.*

Courez vîte ; prenez le patron,
Et faites-le-moi danſer en rond :
Courez vîte ; prenez le patron,
Tirez-le par ſon cordon.
Bon.
Meſſieurs les démons laiſſez-moi donc.
Non ;
Tu chanteras,
Tu ſauteras,
Tu danſeras.
Courez vîte ; prenez le patron,
Tirez-le par ſon cordon.
Bon.

Sur l'air, *Quand la mer rouge apparût.*

Le Saint craignant de pécher
Dans cette aventure,
Courut vîte ſe cacher
Sous ſa couverture;
Mais montant ſur ſon chalit
Il rencontra dans ſon lit
Une Concubine;
C'étoit Proſerpine.

Sur l'air, *Nous autres bons villageois.*

Piqué dans ce bacanal
D'avoir vû qu'on briſoit ſa cruche:
Et qu'un derriere infernal
Avoit fait caca dans ſa huche;
Et crainte de tentation,
Notre Saint prit un goupillon,
Et flanque aux démons étonnés
De l'eau-benite par le nez.

Sur l'air, *du ſecond quatrain des Folies d'Eſpagne.*

Tel qu'un voleur ſi-tôt qu'il voit main-forte;
Tel qu'un ſoldat à l'aſpect des Prévôts:
L'on vit s'enfuir l'infernale cohorte,
Et s'abymer dans ſes affreux cachots.

Sur l'air, *Ah ! Maman, que je l'échappai belle.*

Ah ! mon Dieu, que je l'échappe belle,
Dit le Saint tremblant
Tout en ſortant
De ſa ruelle !
Ah ! mon Dieu, que je l'échappe belle,
Un moment plus tard
Je faiſois le diable cornard.

Sur l'air, *Le Démon malicieux & fin.*

Le démon, quoiqu'il paſſe pour fin,
Ne fut pas ce jour aſſez malin.
S'il eût pris la forme de Toinette,
Cet air charmant, ſa taille & ſes appas ;
C'étoit fait, la grace étoit muette ;
Et ſaint Antoine eût volé dans ſes bras.

TABLE
DES PIECES.

A Madame le C. Page 1

DISCOURS EN VERS.

A mon habit. 7
Envoi à M. S. N. en lui faisant remettre l'Epitre précédente. 10
Le Quadrille. 11
Le Caffé ou les Aveux Poëtiques. 18
Le Bel-Esprit, ou Discours sur la nécessité de se former le cœur avant de faire des ouvrages d'esprit. 25

EPITRES.

A Monsieur de V. Peintre de l'Académie Royale, sous le nom d'un Eleve de la même Académie. 32
A Monsieur d'Argonges, Lieutenant Civil, après la maladie qu'il eut à Fleury pendant les vacances en 1751. Cette Epitre lui a été adressée dans le mois de Decembre de la même année. 39
A Monsieur de S. A. 44

ECLOGUES.

Ismene & Amarillis. 48
Philis. 51

EPITHALAME.

Sur le Mariage de Mr D. S. & de Mlle L. N. 58

ODE.

Sur le Bonheur. 63

STANCES.

*A S. *** pour le prier de faire mon Portrait.* 66
A M. le Kain, Acteur de la Comédie Françoise, & représentant Oroſmane dans Zaïre. 69
A Themire. 70
A Madame le C. 73

SONNET.

Je rêvois, &c. 76

MADRIGAUX.

J'étois ce matin, &c. 77
Sur le Comte de Saxe, après la campagne de 1746. Ibid.

RONDEAUX.

J'aime les Vers, &c. 78
L'amour Fiacre. 79
Contre une mauvaiſe Ballade faite ſur une naiſſance par M. 80

FABLES.

Le Serin & la Serine. 81
L'Œuf de Chenille, & la Coque de Papillon. 83
Le Cerf & le Chien. 85
Guillot & la Cage. 86

CONTES.

La Femme incorrigible. 88
Le Teſtament Cynique. 89
Les Quatre au Cent. 92
L'Auteur, Auteur juſqu'à la fin. Ibid.

La Paix du ménage. 94
Le bon Caſuiſte. 95

EPIGRAMMES.

A Iris. 97
La Loüange apprêtée. Ibid.
La Réprimande bien entendue. 98
Le Plagiaire confondu. Ibid.

CHANSONS.

Croiſſez, feuilles, &c. 99
Buvons à la ſanté, &c. Ibid.
J'ai bientôt quatorze ans, &c. 100
Que la fauvette de Dorine, &c. 103
Un jour dans un bois ſolitaire, &c. 106
Babet m'a ſû charmer, &c. 109
On dit que je ſuis gentille, &c. 111
Eſt-ce au faîte des grandeurs, &c. 114
Sur le bord d'un ruiſſeau, &c. 116
Jadis il fut une Bergere, &c. 118

ELEGIE.

Traduction libre d'une Elegie de Tibulle. 123

PIECES EN VERS.

A Iſmene, en lui donnant une bougie. 125
A Philis. 126
Portrait d'Eglé. 128

PIECES NOUVELLES

Survenues pendant l'impreſſion des précédentes.

Chanſon ſur l'air, A notre bonheur l'amour préſide. 130
Contes, Qui perd gagne. 132

L'Ecritoire. 135
La gageure. 138
Stances contre l'amour. 142
Fable. 143
Satyre contre le goût des ouvrages Poissards. 144
L'impromptu de Thalie, ou la Lunette de vérité, Comedie. 151
La tentation de saint Antoine. 202

Fin de la Table des Pieces.

ERRATA.

Pag.	l.	fautes.	corrections.
1	2	Le C.	L. C.
31	12	franchis la route où vole ton eſprit	ſuis le deſſein dont je te vois épris.
66	20	Les traits réguliers que nature	Le gracieux que la nature.
67	5	toile	touche
68	16	véridique	ſatyrique
73	1	Le C.	L. C.
78	9	Puis-j'en	Puis-je
85	*dern.*	On guete	On quête
103	11	le chat aimé	l'oiſeau chéri.
114	6	ſans bruit	ici
121	6	les cœurs	tous cœurs
129	15	Mais pour trancher d'un	Pour trancher d'un ſeul
137	12	Je gage	Je gagerois
Ib.	17	careſſée	acoſtée
Ib.	19	Que vous portez inceſſamment.	*ſupprimez ce vers.*
140	7	C'eſt bien ma faute à moi	je dois m'en prendre à moi.
144	9	ſi triſte	nouvel
147	17	le vice	un vice
153	8	nourrir	y vivre
Ib.	26	les trop fortes barrieres	la trop forte barriere.
154	8	Dont il faudra qu'il	dont en ce jour il
Ib.	*dern.*	Et non ce que j'aurois dû	Non ce qu'une autre pourroit
158	9	ſi vous n'en ſortez	ſi vous ne ſortez
168	9	ces dehors careſſans	ce dehors careſſant
176	22	le flambeau	les flambeaux
179	22	critiques	critique

OXFORD · TAYLOR IN

95666059

150
Jean Sedaine
F. F.
(83)
13904